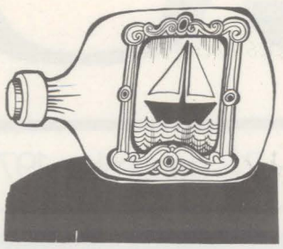
L'unité

N° 44 - 2F50 Hebdomadaire socialiste 22-28 décembre 1972



Collection Jean-Jaurès

Au risque de vous plaire



Expositions

*** La Galère (41, rue Bernard-Palissy, Paris) : Soulas et Philippe.**
Deux dessinateurs qui ne font pas de concessions.

*** Galerie B (73, rue du Cherche-Midi, Paris) : Sempé.**
L'humour destructeur de l'auteur de « Face à face ».

*** Galerie A A A (38, rue de Seine, Paris) : Agullo.**
En 15 ans, Agullo a rassemblé 15 000 fers à chaussures. Il en expose 4 000.

*** Galerie Ostier (26, place des Vosges, Paris) : Formes et objets de l'ancien Japon.**
Céramiques, masques et casques d'apparat.

*** Musée d'Art moderne (Paris) : Mansouroff et Baranoff-Rossine.**
L'avant-garde russe du XXe siècle.

*** S.a.g.d. (100, rue du Cherche-Midi, Paris) : Anatole de Baudot.**
Un élève de Viollet-le-Duc. Un pionnier de l'architecture moderne. Il fut le premier à utiliser le béton pour la construction d'une église : Saint-Jean-de-Montmartre.



Théâtre

PARIS

*** Théâtre de l'Atelier : « Les vilains » d'après Ruzzante, mise en scène d'André Gille.**
Les pérégrinations d'un paysan naïf d'il y a trois siècles, qui ressemble à Charlot comme un frère.

*** Théâtre de Plaisance : « Le Diable » de Rita Renoir.**
Deux portraits nus. Un vertige érotique aux limites de la raison.

*** Jardin des Tuileries : « Le Bourgeois gentilhomme » de Molière, mis en scène par Jean-Louis Barrault.**
Le toujours jeune Barrault invité par la Comédie-française.
Pour mémoire : « Antigone » de Brecht à l'Odéon, « Victor ou les enfants au pouvoir » au Cyrano-Théâtre.

BANLIEUE

*** Aubervilliers (Théâtre de la Commune) : « Les immigrés » de Jacques Kraemer, mise en scène de l'auteur.**
Les « anthropomorphes » : africains, algériens, portugais ; ils sont le sujet et l'objet du spectacle.

*** Cartoucherie de Vincennes : « Le printemps des Bonnets rouges » de Paol Keineg, mise en scène de Jean-Marie Serreau.**
Pour une « libération » de la Bretagne. Prétexte : l'histoire d'une révolte paysanne au XVIIe siècle.

PROVINCE

*** Nevers (maison de la Culture) : « Trois journées mémorables sous le Second Empire », d'après Labiche, adaptation et mise en scène d'Alain Halle-Halle.**
Les mœurs politiques de la caste des amis de Badinguet. Tout cela fait étrangement penser à la faune U.d.r.

ENFANTS

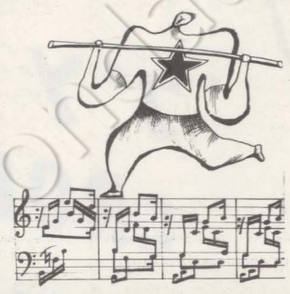
*** Luxembourg (jardin du Luxembourg) : « Le Maharadja » (marionnettes).**

*** Tertre (81, rue Lepic) : « Contes populaires chinois », par les marionnettes d'Alain Recoing.**

*** Théâtre des Deux Portes : « Petit paysage après la pluie », d'après Edgar Poe et Paul Klee.**

*** Saint-Denis (Théâtre Gérard-Philipe) « 20 000 lieues sous les mers » d'après Jules Verne, par la compagnie Bazilier.**

*** Opéra-Comique : Les marionnettes de Bratislava. En lumière noire.**



Musique

*** Carré Thorigny, Théâtre Silvia Montfort : « Red Buddha ».**
Un spectacle japonais présenté au festival d'Avignon, l'été dernier. L'Orient rencontre l'Occident et la « pop » le « kabuki ».

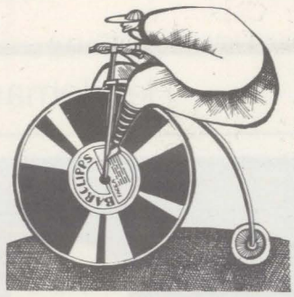
Danse

*** Mâcon (théâtre de l'Hôtel de Ville) : Les ballets Félix Blaska.**
Sur des musiques de Stravinsky et Bério, des danseurs brillants et rigoureux, mais aussi fantaisistes et humoristes.

Music-hall

*** Saint-Georges (51, rue St Georges, Paris) : Les Frères Jacques.**
Un nouveau spectacle cuvée 1972. Le même dynamisme et la même jeunesse qu'aux temps de la « Rose Rouge ».

*** Bobino : Brassens.**
Une rentrée qui fait plus que tenir le coup.



Disques

CLASSIQUES

*** Wagner : Cinq poèmes de Mathilde Wesendank, Le vaisseau fantôme, Rienzi et les Fées (Philips 6500 294), London Symphony Orchestra dirigé par Colin Davis.**
Wagner se raconte, dit, explicitement ou non, son amour pour Mathilde... Rédemption par l'Amour ; immortalité par l'art.

*** L'extraordinaire Raymond Leppard dirige Bach, Haendel, Mozart, Scarlatti (Philipps 6526 026).**
Leppard n'en finit pas d'enregistrer des disques exceptionnels. Celui-ci est un excellent « condensé » de son savoir-faire.

*** Maurice Ravel, par Werner Haas au piano (Philips 6580 046).**
Exécution magistrale de « Prélude », « Jeux d'eau » dédié à Gabriel Fauré, « Le tombeau de Couperin », « Gaspard de la nuit » et « Sonatine ».

*** Mozart : Requiem, par l'orchestre symphonique de Vienne, avec les chœurs de l'Opéra de Vienne (Fontana 700.072 W.g.y.).**
Ce morceau reste comme le testament musical de Mozart.

*** Rameau : Les Paladins, par La Grande Ecurie et la Chambre du Roy, sous la direction de Jean-Claude Malgoire (C.b.s. 76065).**
Une œuvre qui mélange les genres, le sérieux et le comique, et qui, en son temps, bouleversa l'opéra en France.

*** Brahms : Symphonie n° 4, ouverture académique, par l'Orchestre symphonique de Vienne (Philips 6580 024).**
Brahms (1833-97) mourut quand naissait une civilisation nouvelle. Ce qui explique sans doute sa musique à la sensibilité incertaine, à la fois moderne et rétrograde.

JAZZ

*** Ne cherchez plus le cadeau que vous avez envie d'offrir ou de vous faire offrir, le voici : un des deux coffrets — ou les deux — qui rassemblent une bonne partie des disques du pianiste Fats Waller (R.c.a. 730570 à 574 et 731054 à 058). Une musique accessible même à quiconque n'a jamais écouté quatre mesures de jazz, il n'y a pas tellement d'autres exemples.**
Au piano, à l'orgue, chantant ou non, avec ses complices habituels ou en grand orchestre, c'est Fats Waller sans une ride : pas moyen d'arrêter votre tourne-disque avant la fin de cet ouragan de trois heures et demie — par coffret — de gouaille, de délicatesse, d'humour énorme, de tendresse, bref de joie de vivre. Cette année, pour oublier un instant l'amertume de l'actualité, voici — swinguez hautbois, résonnez musettes — un Père Noël noir de 120 kilos au rire colossal.



Cinéma

*** Herbert Ross : Tombe les filles et tais-toi.**
Sous ce titre français qui illustre bien la délicatesse et le goût exquis de nos maisons de distribution (titre original : « Play it again, Sam ») voici une nouvelle apparition de l'excellent comique Woody Allen, sur un scénario qui en vaut bien un autre : les mécomptes amoureux d'un cinéfan complexé, mais conseillé en coulisse par le fantôme d'Humphrey Bogart. Hélas, outre qu'il sent trop son théâtre — c'est l'adaptation d'un succès de Broadway — le film a été mollement tourné par Herbert Ross, meilleur chorégraphe (« Funny girl ») qu'auteur. Restent seulement, pour notre plaisir, de très bons dialogues, et l'humour des allusions cinématographiques. Mais qu'on nous rende vite Woody Allen réalisateur !

*** Bernardo Bertolucci : Le dernier tango à Paris** (voir en page 17 de ce numéro).

*** Victor Fleming : Le magicien d'Oz**
Une vraie féerie : la forêt enchantée, les nains, Judy Garland, les feux de la comédie musicale... La « reprise » de la semaine.

*** Pour les fêtes, ces films récemment chroniqués dans « l'Unité » :**
Michel Soutter : Les arpenteurs
Woody Allen : Bananas
Claude Sautet : César et Rosalie
Luis Bunuel : Le charme discret de la bourgeoisie
Kenneth Loach : Family life
Philippe Toledano : Far from Dallas
Ralph Bakshi : Fritz le chat
Francine Parker : F.t.a.
Hal Ashby : Harold et Maud
Shuji Terayama : Jetons les livres...
Claude Jutra : Mon oncle Antoine
Valerio Zurlini : Le professeur
Miklos Jancso : Psaume rouge
Paul Morrissey : Trash
Stanley Donen et Gene Kelly : Chantons sous la pluie
John Boorman : Délivrance
Charlie Chaplin : Le dictateur
Alain Resnais : Hirsoshima, mon amour
Stanley Kubrick : Orange mécanique

*** Et aussi :**
Buster Keaton : La croisière du Navigator
Sydney Pollack : Jeremiah Johnson
Carol Reed : Oliver
Marx Brothers : La pêche au trésor
Charlie Chaplin : La ruée vers l'or
Fred Niblo : La marque de Zorro (Douglas Fairbanks)

Sommaire

4
Limoges : Le renouveau socialiste

5
La bataille du 4 mars

6
Armée : Le général Gégène condamné

7
La vie immédiate : Le masque de plâtre, par Pierre Bourgeade
Le socialisme portes ouvertes

8
Voyages : Ce que j'ai vu en Chine, par Gaston Defferre

10
Vietnam : Le scandale et le crime

11
A contre-pied

12
Jouets : Un paquet-amour

14
Télévision : La révolte de Jacques Thibault
Télé-sélection

17
Cinéma : Un beau malaise
Notes de lecture

18
Cadeaux : Ces livres, une fois l'an...

20
Document : Les maîtres de Paris

23
Mots croisés

24
Ma part de vérité, par François Mitterrand

PHOTOS ET DESSINS

Jean-Pierre Coureuil (pages 22, 23) Keystone (page 22) O.r.t.f. (page 14) André Perlstein (page 13) Roger Viollet (page 21) Sabadel (pages 10, 12, 20) Teich (pages 7, 11) U.p.i. (pages 8, 9) Vasco (pages 1, 6, 17).

Courrier

L'assurance chômage

« L'Unité » du 8-14 décembre 1972 a publié des extraits d'une lettre de Corentin Calvez, secrétaire général de la C.g.c., relative au Manifeste socialiste des cadres.

Indépendamment des remarques concernant la représentativité de la C.g.c. dont nous laissons à Calvez l'entière responsabilité, celui-ci revendique pour son organisation la « paternité du régime d'assurance chômage ». En ma qualité de signataire de la convention du 31.12.1958 qui a institué le régime d'assurance chômage (Assedic), il me paraît utile d'apporter certaines précisions sur ce point.

Dès 1952, notre camarade Vanslelghem, alors secrétaire général adjoint de la C.f.t.c. (de l'époque), avait présenté au Conseil économique et social un rapport tendant à l'amélioration des conditions d'indemnisation des chômeurs. C'est à l'initiative de notre confédération et de F.o. qu'en 1958 furent engagées, avec le C.n.p.f., les négociations qui devaient aboutir à la conclusion de l'accord. Toutes les organisations furent invitées à participer à l'élaboration des textes constitutifs qui furent signés par notre confédération (alors C.f.t.c.), F.o., la C.g.c. — la C.g.t. apporta sa signature quelques semaines plus tard.

Il est donc regrettable que la C.g.c. s'attribue la paternité d'une réalisation paritaire qui, en dépit de certaines critiques, reste néanmoins une conquête sociale importante et constitue une expérience originale à laquelle nous restons attachés, même si elle ne peut être qu'une étape transitoire. » (Roger Schaffauser, secrétaire confédéral de la C.f.d.t.).

Quelle disproportion!

« Il n'est pas de jour sans que la presse d'information — sans parler d'une autre presse, courageuse — présente, à travers différents articles, la situation de fortune de hautes personnalités ou grands de ce monde de l'ordre de centaines de millions, sinon approchant ou dépassant le milliard de francs légers. Quelle disproportion, au regard de la masse des « déshérités » qui vivent dans des conditions précaires !

Entendons-nous bien. Si les fortunes acquises sont une somme de bienfaits accomplis par des personnes dignes, honnêtes, au sens moral élevé, dans le but d'améliorer le sort de tous ceux qui se raccrochent à l'espoir de jours meilleurs, c'est parfait. Par contre, si les fortunes acquises par des gens sans scrupules — pensons aux fournisseurs des drogues qui tuent — ne servent qu'à satisfaire leur orgueil, leur soif de l'argent pour augmenter un rythme de vie déjà plus que suffisant, c'est odieux. » (M. Michelet, Tarbes).

Pour qui voter à Brest ?

« Pour qui voter à Brest ? demande une de vos lectrices dans « l'Unité » du 8 décembre. Nous savons déjà que nous n'aurons que l'embarras du choix, depuis l'extrême droite jusqu'à l'U.d.r. Cette demoiselle réclame un candidat socialiste valable. Je trouve cela très injuste pour M. Le Blé : n'a-t-il pas, aux moments difficiles de 1968, gagné 4 000 voix à la gauche ? Me Lombard est, paraît-il, influent. Je n'en suis pas si sûre. Il n'y a guère d'industries à Brest et le complexe pétrolier promis s'est transformé en une usinette très controversée. Elle risque, en effet, de polluer la rade, de défigurer le paysage — qui est très beau — pour n'apporter pratiquement pas d'emplois. Actuellement bien sûr, M. Lombard essaie de ranimer le Celib. Mais à quoi sert le Celib ? Sur le plan local, il a une façon assez particulière d'appliquer la participation : les comités de quartier trop contestataires sont déclarés illégaux. Les problèmes, bretons et autres, ne seront pas résolus par un centriste, même dit d'opposition. » (Mme Pronost, Brest).

● L'article sur la nationalisation de l'enseignement paru dans notre n° 42 était le résultat d'une interview de Louis Astre.

© Fondation Jean-Jaurès

Le renouveau socialiste

« Ce qui nous manque, ce sont des emplois pour les petits chefs-lieux. » C'était lundi dernier, en début d'après-midi, à Bujaleuf, un village paisible de 1 100 habitants, au carrefour de la départementale 14 et de la départementale 16, entre Saint-Léonard-de-Noblat et Eymoutiers, dans la Haute-Vienne. Le maire Biron s'adressait, dans la salle des mariages de sa nouvelle mairie, à François Mitterrand et Georges Sarre.

Depuis le matin, François Mitterrand parcourait la première circonscription de la Haute-Vienne, en compagnie du candidat désigné par le Parti socialiste, Georges Sarre, secrétaire national. La première circonscription s'étend d'ouest en est, de Limoges-ville au lac de Vassivière, à la limite du département de la Creuse, et du nord au sud, de Saint-Léonard-de-Noblat à Surdoux. Elle couvre le sud-est du département. Une région de pâturages et de forêts, sillonnée de petites routes tranquilles et pittoresques, où les principales activités sont l'élevage de la race limousine, le travail du bois et du cuir, l'alimentation, la porcelaine et le papier. Depuis peu, quelques autres industries se sont implantées. Par exemple, une usine de matières plastiques à Saint-Léonard-de-Noblat, chef-lieu de canton, considéré par les spécialistes comme le berceau de la race limousine.

"Ce n'est pas juste"

Mais même ces nouvelles implantations n'ont pas réussi à enrayer l'exode rural. Le départ des jeunes, la mort lente de certains villages, les fermes qui se vident, ce sont des choses que les Limousins ont du mal à admettre. Ils l'ont expliqué, tout au long de la journée de lundi, à François Mitterrand et Georges Sarre.

« Il règne ici un grand découragement, dit Roger Lebrun, responsable du Centre départemental des jeunes agriculteurs de Linards, qui était venu à Châteauneuf-la-Forêt, l'un des chefs-lieux de canton de la circonscription, pour rencontrer les représentants du Parti socialiste. Les jeunes sont partis, tous les jeunes. Dans notre canton, il y a 3 000 habitants ; il reste quinze jeunes. » Les filles, d'ailleurs, ne veulent plus épouser d'agriculteurs. Souvent, au cours des réunions tenues depuis des mois par Georges Sarre, la question a été posée : « Ne serait-il pas possible que l'Etat dote les filles de la campagne limousine qui sont disposées à épouser un agriculteur ? »



François Mitterrand et Georges Sarre devant l'usine Legrand à Limoges.

Autre question posée par les agriculteurs : « Pourquoi n'existe-t-il aucune garantie de prix pour les éleveurs, alors qu'il en existe une pour les céréaliers ? Ceux qui font du blé peuvent stocker leur production en attendant une période favorable. Nous, dans l'élevage, il nous est difficile de « stocker » les veaux ou les bœufs. » « Ce n'est pas juste, dit un éleveur. Il n'est pas juste non plus que les éleveurs ne trouvent personne pour les remplacer lorsqu'ils veulent partir en vacances. Il n'est pas juste enfin que la terre aille aux « gros », de plus en plus souvent. »

Les habitants du Limousin ne sont pas contents, et ils ne se cachent pas pour le dire. Les résultats des différentes élections le prouvent. Dans la première circonscription, qui comprend, outre une énorme zone rurale, les deux tiers de la ville de Limoges, la majorité U.d.r. n'est pas la majorité. « Cette région est socialiste depuis plus de cinquante ans » dit le Dr Vincent, suppléant de Georges Sarre. Le socialisme, dans le sud du Limousin, a résisté à la vague gaulliste. A l'élection présidentielle de décembre 1965, François Mitterrand a obtenu, dans la première circonscription, 48 000 voix, et le général de Gaulle 42 000. Aux législatives de 1962, 1967 et 1968, c'est le candidat du Parti socialiste, Regaudie, qui l'a emporté, avec l'apport au second tour des voix communistes.

Héritage

Le remplacement de Regaudie par Georges Sarre a été décidé après de longues et parfois difficiles discussions. Mais, finalement, les responsables locaux du Parti socialiste ont admis que, dans l'épreuve difficile qui se prépare, la jeunesse de Sarre était un atout très important. Lundi, au cours de la tournée, de Peyrat-le-Château à Sauviat, d'Eymoutiers à Feytiat, nombreux étaient ceux qui approuvaient : « C'est bien qu'il soit jeune. » « C'est une circonscription qui change, explique Georges Sarre. Ainsi, il y a six nouvelles sections, une centaine de nouveaux adhérents, des femmes, des jeunes, des travailleurs. »

« Notre circonscription est la zone la plus « dure » du département, ajoute le Dr Vincent. Le nord du département est beaucoup plus conservateur, beaucoup plus religieux. Mais ici, le climat rend la vie très dure, les paysans sont pauvres

et ils n'ont rien oublié de l'héritage socialiste. Ils savent parfaitement que leurs principaux problèmes (équipements, manque d'emploi et dépopulation) ne peuvent pas être résolus par le régime actuel. Ils ne l'ont pas été. »

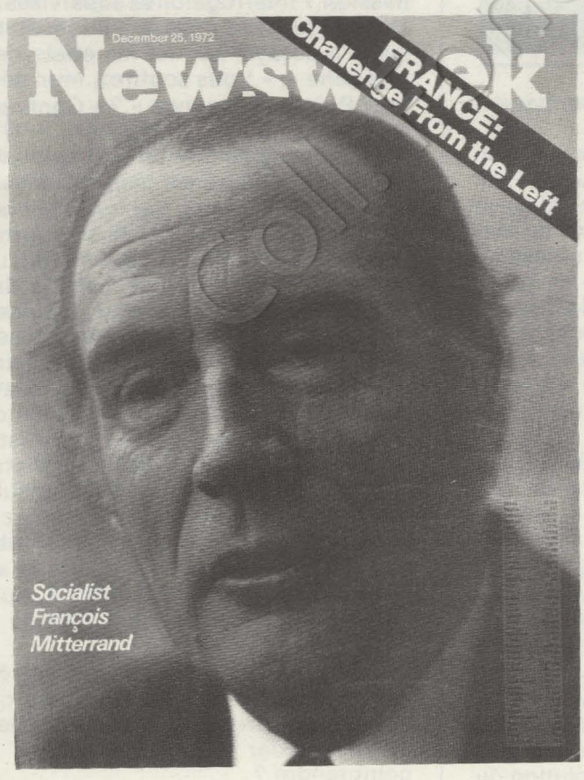
Ce mécontentement, on peut le mesurer aussi, comme François Mitterrand l'a fait lundi à 17 heures, à la sortie des usines. Il s'agissait ce jour-là de l'usine Legrand, un long bâtiment blanc, avenue de Lattre-de-Tassigny, au bord de la nationale 141, à l'entrée de Limoges. « Legrand, c'est une entreprise presque familiale. Elle ne marche pas mal, puisque les actions de la société ont été introduites en Bourse il y a deux ans, dit un syndicaliste. L'usine, qui fabriquait à l'origine de la porcelaine, produit aujourd'hui du matériel électrique. Elle emploie 3 000 ouvriers, dont une forte proportion de femmes. Les salaires sont un peu supérieurs à la moyenne départementale, mais les cadences sont très dures et le climat plutôt mauvais. Ce qui explique sans doute que le personnel soit moins combatif qu'à la Saviem, par exemple. »



« Nous gagnons entre 800 et 850 F, ont expliqué des ouvrières à François Mitterrand. Nous travaillons 9 heures par jour, avec une heure d'arrêt à midi. » « Est-ce que vous nationaliserez Legrand ? » a demandé un ouvrier. « J'appartiens à F.o., dit un autre, et je pense que F.o. devrait appeler à voter pour le programme commun. »

« L'existence du programme commun a été un élément de mobilisation déterminant, explique un jeune militant socialiste de Limoges. Ici, nous aurons un moyen supplémentaire de vérifier si une dynamique nouvelle est en route. D'habitude, au second tour des législatives, la gauche ne fait jamais tout à fait le plein de ses voix : il lui manque toujours entre 3 000 et 5 000 voix par rapport aux voix communistes et socialistes du premier tour. Ce phénomène était dû à la persistance, dans les rangs du Parti socialiste, d'un anticommunisme suranné. Si ce phénomène ne se reproduit pas, c'est que quelque chose a changé, quelque chose de profond. »

MICHELE BACKMANN



La bataille du 4 mars

En fixant la date des élections au 4 et au 11 mars, le gouvernement s'est donné le temps maximum dont il pouvait légalement disposer pour tenter de redresser la situation de la majorité.

Si l'on en juge par l'énervement dont celle-ci a fait preuve mercredi lorsque François Mitterrand a pris la parole pour répondre au pâle discours du Premier ministre, elle est encore plus inquiète qu'on ne le dit généralement. Plusieurs dizaines de ceux qui claquaient leur pupitre savaient, en tout cas, qu'ils siégeaient pour la dernière fois dans l'hémicycle du Palais-Bourbon.

La bataille des élections législatives est donc officiellement engagée et la gauche unie y est prête. Le courant qui se manifeste en sa faveur continue à donner lieu à de nombreux articles où la fiction tient, certes, une large place, mais qui prennent tous pour base de raisonnement que la majorité actuelle ne peut qu'enregistrer un très important recul.

A cet égard, l'article le plus intéressant de cette semaine est celui que le grand magazine américain « Newsweek » consacre à la situation politique en France et plus particulièrement à François Mitterrand, avec une photographie de couverture et quatre pages de textes, dont un portrait fort élogieux soulignant la continuité de l'action du Premier secrétaire du Parti socialiste et sa fidélité à ses engagements.

« La situation des gaullistes, écrit « Newsweek », s'est bien modifiée depuis 1968. L'U.d.r. a ignoré le désir de changement des Français. La longue série des scandales qui ont éclaté depuis deux ans lui a causé un grand tort. L'union de la gauche lui a porté un coup décisif ».

L'U.d.r. s'énerve à la pensée d'une victoire de la gauche. Les Américains, eux, prennent cette idée au sérieux.

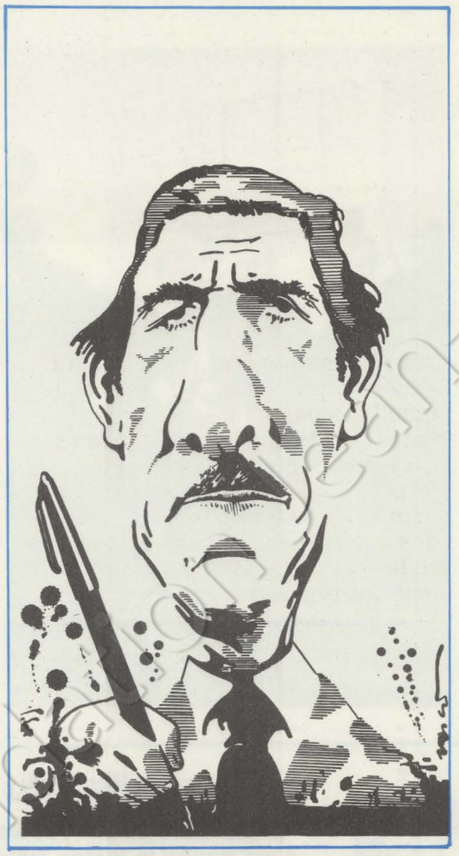
C.E.

Le général Gégène condamné

Massu est un diffamateur. La 17e chambre correctionnelle de Paris vient de le confirmer en le condamnant à 5 000 F d'amande, un franc de dommages et intérêts, la publication du jugement dans quatre journaux, la suppression de trois pages de son premier livre « La vraie bataille d'Alger ». Paul Teitgen, qui portait plainte, a gagné son procès. Et la Cour d'appel de Bordeaux a confirmé le lendemain une autre condamnation pour diffamation : amende, dommages et intérêts, suppression de quelques pages du même livre. Sur plainte de Me Peyrega, ancien doyen de la faculté de droit d'Alger. La même semaine, le général Massu par deux fois reconnu menteur par les tribunaux, voilà qui va porter un drôle de coup au moral de l'Armée... Il faut pourtant souhaiter d'autres plaintes, d'autres procès, pour que, peu à peu, la « vraie bataille d'Alger » s'écrive, pour que notre peuple apprenne enfin les crimes commis en son nom. Et que l'on sache qui est le général Massu.

Les régimes ont les militaires qu'ils méritent. Le nôtre a Massu, fleuron incontesté de la Ve, espoir ultime de nos dirigeants, recours suprême, exécuteur envisagé des « coups tordus » et de la répression. La carrière du « général Gégène » — une des tortures les plus utilisées en Algérie était l'électricité, par usage des génératrices des postes radio, la « gégène », avec application d'électrodes sur différents points du corps — est marquée par les guerres coloniales, le coup d'Etat du 13 mai, les Barricades, la compréhension des dirigeants de l'O.a.s., le soutien apporté à de Gaulle en mai 1968.

Placé aujourd'hui dans la deuxième section du cadre de réserve, il a le droit de disposer — aux frais de l'Etat — d'un bureau, d'un secrétariat, d'une voiture. En attendant, en espérant, en préparant peut-être, son retour dans le cadre actif, Massu écrit. Après « La vraie bataille d'Alger », son second livre vient de paraître, « Le torrent et la digue ». Le premier racontait les « exploits » de la 10e division de parachutistes : sous ses ordres, dit-il, les paras « rétablirent la sécurité et partout la confiance entre les deux communautés européenne et musulmane » — l'euphémisme est doux. Le second, le 13 mai 1958, son action comme préfet d'Alger, son départ d'Algérie, la journée des Barricades, sa



déposition devant le Tribunal permanent des forces armées de Paris.

De 1957 à 1962, Massu se raconte en 790 pages. Et à le lire, on a peur. Peur de savoir qu'un tel homme dispose d'une telle force : l'Armée. Peur en mesurant qu'à aucun moment il n'hésite à la faire intervenir dans la vie de notre pays, pour faire pratiquer par le Pouvoir la politique qu'il souhaite. Peur en lisant les portraits des officiers supérieurs, en comprenant à quel point les « soldats perdus » que l'on a tenté de nous présenter comme des héros ne sont que des « bêtes de guerre ». Après la peur vient la colère. Puis le dégoût.

A Paris aussi ?

Consacré par les gros tirages, Massu, en se racontant, cherche à se justifier. Pour cela, il récrit l'histoire. Résultat : les procès. En même temps, il nous apprend ce que « pensaient » les militaires du 13 mai. On n'en finirait pas de citer les « perles ». Fier de lui, imbu de ses qualités militaires et de sa puissance, incapable de comprendre l'évolution du monde ou plus simplement les raisons qu'ont les Pieds Noirs de l'acclamer, Massu est le prototype du mercenaire de toutes les aventures. De Gaulle sera le seul à le retenir. Il a agi en factieux le 13 mai pour amener de Gaulle au pouvoir, il ne l'a pas fait plus tard — avec l'O.a.s. — parce que de Gaulle était au pouvoir. Et un troisième tome nous apprendra peut-être qu'il était prêt, en mai 1968, à mettre à exécution le projet « Résurrection », mis au point dix ans plus tôt, pour que son « patron » demeure au sommet de l'Etat.

Il y a l'impudeur, aussi. Le mépris des autres, des Arabes, des intellectuels, des gens de gauche. Il suffit de s'interroger, de douter, ce que fit Paul Teitgen, alors secrétaire général de la Préfecture d'Alger, pour mériter sa condamnation. « Or, s'il (Paul Teitgen) s'est érigé en censeur de l'Armée, nous ne pensons pas qu'il ait jamais fait réellement son métier d'animateur de la police. »

C'est que le témoignage de Teitgen est gênant. Dans une lettre au général de Gaulle, ne révélait-il pas que la bataille d'Alger avait fait 3 000 disparus ? Tout comme il rapportait que ce sont les méthodes d'interrogatoires qui l'ont conduit à donner, en mars 1957, sa démission ? Interrogatoires supervisés par Massu, qui avait poussé « l'honnêteté » jusqu'à essayer sur lui les effets de la « gégène ». « Vous souffrez, mon général ? Puis-je poursuivre » ? « Continuez, mon brave, je n'avouerais pas... ». C'est beau, une vieille culotte de peau habillée en para. Mais c'est dangereux aussi.

Il est des hommes qui font l'honneur de leur pays. D'autres, de son Armée. Massu est, pour l'un et pour l'autre, une honte. Jules Roy, qui fut militaire dans la même armée que Massu, termine le livre qu'il écrivit — « J'accuse le général Massu » — par ces phrases : « Car le mensonge, c'est vous. Et vous n'avez pas fini de recevoir en plein visage des baquets de sang. » Massu, en effet, a fait couler le sang. Celui des Vietnamiens, d'abord ; des Algériens, ensuite. En guise d'apprentissage. Cavaignac de la Ve, le général s'est fait la main « outremer ». Rêve-t-il, dans sa pré-retraite, aux jours où il pourrait écrire — après l'avoir faite — « La vraie bataille de Paris » ?

C'est peut-être, pour lui, un doux rêve. Cela montrerait une fois de plus qu'il n'a rien compris à l'Histoire. Mais peut-on demander à un tel homme de comprendre ?

GUY PERRIMOND

Le masque de plâtre



13 décembre — Cet homme aux yeux de poisson mort, à la télévision, c'est le Premier ministre. Masque rigide, qu'on dirait de plâtre séché, élocution lente et difficile : à l'évidence, peu d'idées poussent peu de mots hors de ce buste.

Pour animer l'inanimé, on nous montre, autour, les parents, l'épouse, la mer, les drapeaux... Bric-à-brac qui se veut émouvant, qui fait pitié. A chaque pays son image... Certes, la politique n'est pas tout : mais on ne peut nier qu'un Brandt, un Allende, un Castro, pour les citer au hasard, ne donnent une image juste (parmi d'autres) de ce que leur peuple est — ou veut être. Mais ce masque de plâtre ?

Les mots qui sortent de Messmer (et qu'accompagnent les images adéquates) ont été soigneusement choisis par Celui qui dirige le robot : « Travail... famille... patrie... ». Rien n'y manque. Il n'est pas jusqu'au mot « socialisme », précédé plusieurs fois, au cours de l'entretien, du mot « nationalisme » sans quoi l'U.d.r. ne serait pas ce qu'elle est (n'est-ce pas, « la Nation » ?), qui n'ait été habilement inclus dans cette liste.

L'apparition occupe 45 minutes les deux chaînes de télévision (symbole : la démocratie selon Messmer), imposant aux Français sa présence immobile. « On a honte », écrit « le Monde ». On s'interroge, aussi : c'est ça, le Pouvoir ? On se réjouit : le plâtre se craquèle, la statue va se casser.

Messmer parle de liberté. Sans même entrer dans le véritable débat (quelle est la liberté d'un homme qui gagne 800 francs par mois ?), je ferai remarquer au Premier ministre que les libertés dont disposent encore les Français sont celles qu'ils ont arrachées par la lutte, au cours de leur Histoire, à des pouvoirs pareils au sien. Les hommes de la Ve République sont mal venus à parler de liberté, car sous leur règne, les libertés publiques ont été réprimées comme elles ne l'avaient jamais été en France, Vichy excepté, depuis un siècle. Je ne rappellerai pas ici le catalogue des atteintes portées par eux aux libertés les plus élémentaires : une page n'y suffirait pas. Je n'en citerai qu'une, qui les résume : la loi anti-casseurs, instaurant dans notre droit le principe de la responsabilité collective, principe connu seulement des régimes totalitaires.

par Pierre Bourgeade

S'ils sont, comme tout l'indique, chassés du pouvoir en mars prochain, les hommes de la Ve République mériteraient que leur soit appliquée par le peuple leur propre loi, la loi anti-casseurs, pour les dommages qu'ils ont fait subir à ce pays. Mais le peuple est bon prince. Une fois balayés, il les oubliera.

15 décembre — Je suis inculpé d'outrages publics au chef de l'Etat, à la suite d'articles sur l'affaire Touvier parus dans « Combat ». Me Kiejman sera mon avocat. Nous demandons à être jugés rapidement, et mettons l'Elysée - et le Parquet - au défit d'appeler cette affaire avant les élections. Pompidou refusait d'ouvrir le dossier Touvier devant l'opinion. Grâce à ce procès, grâce aux témoins que nous allons citer, l'opinion, comme elle en a le droit, sera informée sur les conditions exactes de la grâce et sur les motivations du chef de l'Etat. De toute évidence, la grâce de Touvier a été un acte politique. Le président de la République est à la recherche des quelques suffrages qui lui manquent (un ou deux millions) pour se maintenir au pouvoir. Il ne peut trouver ces suffrages que là où ils sont : chez les nostalgiques de la collaboration et de Vichy. De là, la grâce de Touvier, les hommages publics à Pétain et à Maurras. Pompidou cherche son salut dans une restauration du vichysme. Mais l'Histoire ne peut revenir en arrière. Maurras, Pétain, Touvier, Pompidou : c'est fini.

Le socialisme portes ouvertes

Le Parti socialiste vient d'inaugurer une série de débats sur le thème « Porte ouverte sur le programme commun ».

De quoi s'agit-il ? De mettre en présence des membres du Parti et des spécialistes des questions traitées qui touchent toutes à la vie de diverses catégories de Français. La semaine dernière, la « libération de la femme » était à l'ordre du jour ; cette semaine, on a parlé des chrétiens face au socialisme, et les débats ultérieurs donneront la parole aux agriculteurs, aux enseignants, aux artisans et commerçants, aux ouvriers, aux cadres, etc.

Il s'agit là, avant tout, d'une réflexion en profondeur sur le programme commun considéré comme une base de travail et de discussion, et le premier sujet traité : la libération de la femme, a prouvé, s'il en était besoin, qu'une société évolutive doit se remettre en question de façon quasi permanente. En effet, si certains points du programme ne font plus question (l'égalité des salaires, par exemple), il en est d'autres qui posent encore des interrogations (l'insertion des femmes dans la vie politique, l'avortement, la contraception, etc.). Et c'est pourquoi ces rencontres, qui débouchent sur des suggestions et des propositions concrètes, sont d'un intérêt primordial pour un parti appelé bientôt à assumer les responsabilités du pouvoir.

M.S.

Ce que j'ai vu en Chine

par Gaston Defferre

Conduisant une délégation de huit responsables du Canal de Provence, invités à ce titre, Gaston Defferre vient de passer neuf jours en Chine. Il n'en ramène pas un jugement sur ce pays, mais une impression de voyage qu'il livre ici aux lecteurs de « l'Unité ».

Il y a encore 30 ans, on ne citait la Chine qu'à l'occasion d'inondations, de famines ou d'épidémies. Aujourd'hui la Chine, par l'étendue de son territoire, par le chiffre de sa population, par ses richesses naturelles, par l'effort fait pour les mettre en valeur, sans avoir encore égalé les nations les plus évoluées, est redevenue une grande puissance.

Entre Nankin et Yang-Tchéou, entre Pékin et la Grande Muraille, dans la campagne, dans les champs, dans les usines, dans les rues, sur les routes, nous avons croisé des milliers d'hommes et de femmes. On ne saurait nier l'impression qu'ils donnent : celle d'un peuple heureux. Il n'était pas possible à nos guides et à nos interprètes, malgré le soin mis à organiser notre voyage, de préparer, de mettre en condition une pareille foule. Souriants, les Chinois ? Ce n'était pas l'idée que nous nous faisions d'eux. C'est parce qu'ils n'ont plus le souci de leur vie matérielle, nous a-t-on expliqué. Ils sont libérés de la hantise des calamités et aussi des contraintes qu'imposaient les propriétaires fonciers à un peuple essentiellement agricole.

Quelle que soit l'envergure d'un progrès aussi exceptionnel, il paraît nécessaire de préciser ma pensée. Ce qui est bon pour la Chine ne l'est pas pour la France et je ne souhaite pas plus pour notre pays une civilisation de type chinois que soviétique ou américain. Nous sommes Européens et Français. Nous avons nos traditions et nos mœurs. Le programme commun signé par les radicaux, les communistes et nous n'a pas pour but d'appliquer à la France un type de civilisation importé de l'étranger. Mais ces considérations ne sauraient en aucune manière interdire de porter un jugement sur les résultats obtenus, en un peu plus de vingt ans, par le régime du communisme maoïste.

Plus frappante que toute autre chose est la foule innombrable des Chinois en perpétuel mouvement et leur incessante activité. Dans les villes, les rues, chemine un flot d'hommes, de femmes qui vont et viennent comme s'ils se rendaient à une tâche urgente.



Dans une école maternelle à Pei Hai.

A la campagne, sur le bord des routes et parfois jusque sur la route elle-même, des files de paysans et paysannes tirent et poussent des charrettes aux chargements divers : foin, cochons, engrais; d'autres portent en travers des épaules un long bâton au bout duquel pendent deux lourds plateaux remplis de terre, d'eau, de fruits, de légumes.

Les Chinois ne disposent que d'un matériel limité ; on voit bien quelques camions, mais fort peu. Ils ont un grand nombre de bras et de cerveaux : ils les emploient. Ils entreprennent des travaux immenses. Le jour viendra où ils posséderont des machines en plus de leur matériel humain. Ce jour-là, que ne feront-ils pas ?

Les Chinois ont toujours été travailleurs. Ils n'ont pas toujours été honnêtes ; ils le sont devenus. La maoïsme est une religion. Elle a son prophète, ses règles morales impératives plus respectées que celles du christianisme. Une honnêteté rigoureuse est entrée dans les mœurs.

Plus question de fermer à clef la porte d'une chambre d'hôtel ou une valise. On peut déposer n'importe où un manteau, un appareil photo, un objet, aussi précieux soit-il, rien ne disparaît. Dans le plus grand hôtel de la capitale, « L'hôtel de Pékin », jamais un vol. Les pourboires sont interdits et personne n'en accepte.

A la question : « N'y a-t-il plus de prisons, plus de voleurs, plus de criminels ? », il m'a été répondu : « Il y en a encore, mais peu. C'était la forme de la société qui était responsable du pourrissement des mœurs. Nous cherchons à créer une société dans laquelle la malhonnêteté n'ait plus sa place. »

On peut se demander comment ce régime est parvenu à supprimer aussi radicalement la prostitution et l'usage de la drogue. On peut aussi s'interroger sur ce qui a été fait pour tirer les Chinois de leur nonchalance. « Nous avons pris les mesures qui s'imposaient, me dit-on. Nous avons rééduqué idéologiquement ceux qui s'adonnaient à ces vices. » La réponse peut paraître insuffisante, mais le résultat est là. Les Français vivant en Chine sont formels : il n'y a plus ni prostituées, ni drogues.

La Chine a été longtemps et tristement célèbre pour ses famines. Mais la réforme agraire, en permettant de cultiver



Dans un jardin public à Canton

tout ce qui était cultivable, semble avoir eu raison de ce fléau.

Dans les régions traversées, nous n'avons pas vu un pouce de terrain laissé en friche. Les moyens de communication aidant, quand la récolte est mauvaise dans une région, les produits alimentaires sont transportés là où ils font défaut, ce qui n'était pas possible autrefois. Là encore, le résultat s'impose : les Chinois, s'ils vivent simplement, et parfois sommairement, sont néanmoins nourris. Si l'on évoque le temps de notre enfance et les pieuses sollicitations de nos éducateurs, nous engageant à collectionner des feuilles de papier d'argent pour « sauver des petits Chinois », on mesure le chemin parcouru...

La réforme agraire a été réalisée en plusieurs temps. D'abord, par l'expropriation de propriétaires fonciers — l'histoire de la Chine est jalonnée de révoltes paysannes — par la création de coopératives agricoles, puis, dernière institution, par la création de « communes populaires ».

Il n'y a pas de propriété privée. Il y a la propriété d'Etat et la propriété collective. Les communes populaires sont une des formes de propriété collective. La terre, la production, les instruments de travail, les bâtiments de la commune populaire appartiennent collectivement aux habitants et aux producteurs.

La rémunération de chacun est calculée de façon assez compliquée, non pas en fonction du principe : à chacun suivant ses besoins, ni à chacun suivant son travail, mais en tenant compte des deux et aussi de l'effort fait et de la responsabilité prise dans le domaine idéologique pour stimuler l'activité révolutionnaire.

Industrialiser au maximum un pays qui est encore à 80 % agricole a été un des buts du régime actuel et cela pour hâter sa modernisation et le rendre indépendant. Il serait fastidieux d'énumérer ce qui a été fait, tout ce qui reste à faire, ou même de porter un jugement sur le degré d'industrialisation de la Chine.

Les responsables politiques et administratifs qui nous accompagnaient considèrent que la Chine a encore un grand retard dans ce domaine et qu'il faudra longtemps avant qu'elle ne rejoigne le peloton des nations les plus avancées.

Mais, quand on voit l'effort fourni, les résultats obtenus en vingt ans — une courte période dans l'histoire d'un peuple — on ne saurait douter que la Chine rattrapera son retard et sans doute dans un délai moins long que ne le disent les Chinois eux-mêmes.

"Comme l'a dit Mao"

Chaque fois que nous a été montrée une réalisation d'importance, soit sur le terrain, soit en film, il nous a été dit : « C'est l'œuvre des ouvriers, des paysans et des soldats », devant chaque machine, on nous déclarait : « C'est le résultat de la confrontation des connaissances des paysans, des ouvriers et des soldats ». Mais parce que tous les exposés qui nous étaient faits se terminaient par la question : « Voulez-vous nous faire part de vos remarques, critiques ou suggestions ? », un jour, profitant de cette permission, j'ai fait remarquer qu'il y avait quelque chose d'invraisemblable dans tout cela : « On ne nous parle jamais, on ne voit jamais des ingénieurs, des cadres, des techniciens, pourquoi ? »

Première réponse : « Ce sont les ouvriers, les paysans et les soldats qui sont les auteurs principaux de cet ouvrage. »

Nouvelle question : « Oui, mais il faut des spécialistes pour faire des plans et des calculs. L'esprit le plus révolutionnaire, la meilleure volonté ne peuvent pas remplacer les connaissances scientifiques et techniques. »

Nouvelle réponse : « Dans certains cas les techniciens, influencés par Lin Piao, ont déclaré qu'il n'était pas possible de construire telle galerie souterraine à flanc de montagne. Mais les paysans qui, eux, connaissent leur terrain, qui avaient un besoin impérieux d'eau et qui souffraient de la sécheresse, ont conçu et réalisé ces ouvrages. »

Puis, poussés dans leurs derniers retranchements, nos interlocuteurs finissaient par admettre que les ingénieurs avaient joué leur rôle, que certains, avant la Révolution culturelle, avaient cherché à reconstruire une classe dominante comme l'avaient fait certains cadres du Parti communiste chinois ou certains fonctionnaires.

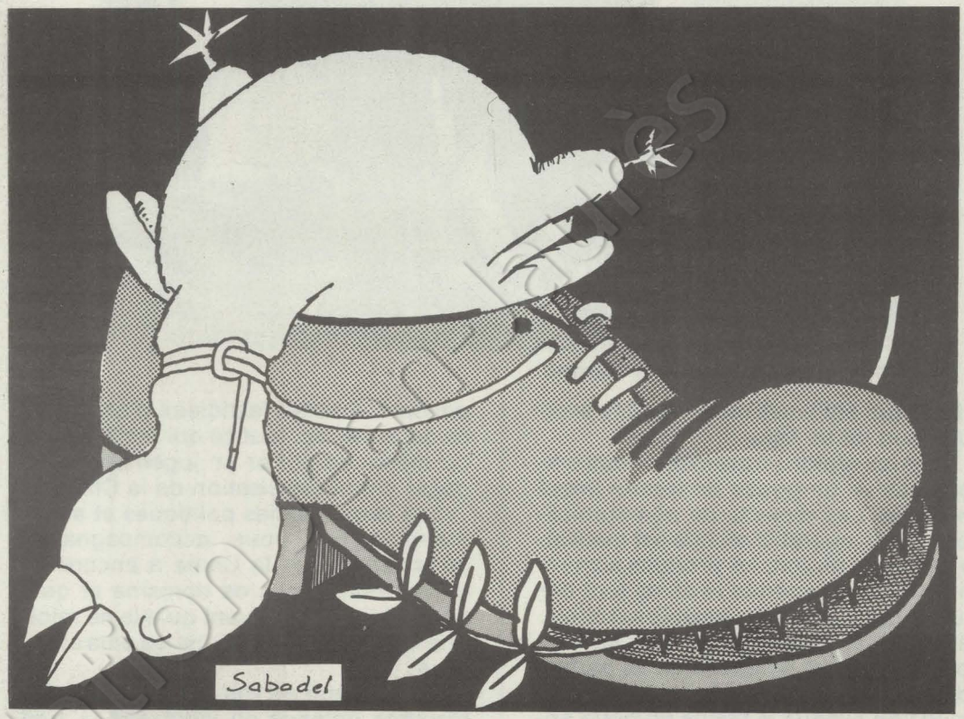
Un Chinois, cherchant à convaincre, déclare : « Comme l'a dit le président Mao... » Suit une pétition de principe. C'est une sorte de leitmotiv qui revient dans toutes les conversations.

Il nous a été indiqué que le président Mao lui-même, peu après la Révolution culturelle, a voulu lutter contre le culte de la personnalité. A vrai dire, on ne s'en aperçoit guère. Encore beaucoup de statues géantes et de portraits le représentent. Ses écrits, prose ou poèmes, figurent en bonne place dans les bâtiments ou aux grands carrefours.

Dans quelques années, lorsque Mao ne sera plus de ce monde, on en fera une sorte de personnage mythique.

Cela peut paraître irritant à des esprits raisonneurs comme le sont les Français, mais d'avoir su donner à ce peuple une nouvelle morale, un nouveau comportement, d'avoir su le mobiliser au service de cette religion nouvelle dont les préceptes s'identifient avec ceux de la grandeur et de l'indépendance, c'est ce qui a rendu à la Chine sa puissance. Et peut-être faut-il apprécier ce culte de la personnalité, qui nous choque, comme un des éléments ayant permis à cet immense pays de donner une autonomie complète à ses provinces, à ses villes, à ses communes populaires, le lien entre toutes ces collectivités n'étant pas seulement établi par l'autorité du gouvernement de la République populaire, mais par une adhésion profonde à la politique de son fondateur, une sorte d'identification entre la personne et les principes de Mao Tsé-toung.

Le scandale et le crime



Après le temps du crime, celui du scandale. Estimant que l'accord réalisé entre Kissinger et Le Duc Tho n'avait pas atteint la perfection qu'il souhaitait, le président Nixon a décidé d'insuffler un restant de vie à une guerre moribonde. Trois mois de pourparlers et d'espoirs n'auraient-ils été, comme le demande un grand journal américain, que le fruit de la naïveté ou de la dissimulation ?

Les bombardiers sont revenus sur Hanoï et les négociations sont rompues. L'absurde est qu'elles reprendront. Comme pour la guerre d'Algérie, parce que dans ces conflits d'un type nouveau qui ensanglantent la terre depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la notion de victoire — comme celle de défaite — s'est transformée. Au Vietnam, les buts de guerre des U.s.a. ne peuvent pas être la disparition du Nord par l'occupation ou l'annexion.

Reste l'enjeu véritable, le Sud. A Washington et à Hanoï, on est peut-être assuré de l'impossibilité de le détenir totalement par la seule force des armes. Du moins, devrait-on l'être. Le départ des combattants américains et la recherche d'une solution politique ont prouvé qu'en fait on attendait la prise de l'enjeu plus de la paix que de la guerre. D'où cette conséquence : les modalités du cessez-le-feu ont plus d'importance pour ce qu'elles permettront demain que pour ce qu'elles permettent immédiatement, c'est-à-dire la fin de la tuerie. Le cessez-le-feu n'est pas la fin du conflit, mais de sa partie militaire.

Le président des Etats-Unis est revenu de Pékin et de Moscou avec la certitude qu'on s'en remettait à lui pour la terminer et qu'on lui laissait le choix de la procédure. Tel est le prix de la détente entre les plus grandes puissances.

On allait voir comment Richard Nixon utiliserait les moyens qu'il avait patiemment accumulés : la démonstration est éblouissante de clarté. Le « réalisme » du chef du plus puissant Etat du monde moderne a montré et son ampleur et ses limites. Son ampleur, parce que s'il restait une espérance de le voir sensible au plus petit scrupule, il faut y renoncer : ni les cadavres des Vietnamiens ni les promesses faites aux familles américaines ayant des prisonniers à Hanoï n'ont pesé un tant soit peu dans la détermination du Président. Ses limites, parce qu'il a prouvé sa petitesse d'esprit en cédant aux pressions et de la camarilla militariste américaine et du général Thieu. « L'allié » saigonnais engraissé des dollars et enflé de l'importance qui lui fut donnée par la vietnamisation, se présente aujourd'hui comme l'image exemplaire du petit peuple qu'on trahirait si le cessez-le-feu ne se faisait pas aux conditions qu'il dicte. De bonnes âmes brandissent déjà l'argument munichois pour justifier moralement l'intransigeante préservation d'un régime auprès duquel celui des colonels grecs apparaît comme une dictature d'opérette.

Sur ce point, Nixon suit bien mal les traces de celui qui, dit-on, serait son maître à penser : le général de Gaulle. Parce qu'il subordonne la finalité de sa politique à des problèmes qui n'existent pas. Sans grand risque d'erreur, on peut croire que le peuple du Sud-Vietnam a surtout envie de tranquillité. Son avenir politique dépend d'un contrôle international sérieux de sa liberté de choix, et non pas de la place qui sera faite au général Thieu. Le partage du Vietnam n'est pas plus absurde que ceux de l'Allemagne ou de la Corée et personne n'en conteste, autrement que verbalement, l'existence. A aucun moment il ne s'est agi, entre Kissinger et Le Duc Tho, de remettre Saïgon au Front, à la différence de ce qui s'est fait lors du départ des Français d'Hanoï.

Alors, que veut Nixon ? Sans doute montrer que l'Amérique dicte la paix et la fait à son heure. Question de prestige. L'inconvénient est qu'il n'empêchera personne d'observer que Washington écrit sous la dictée de Saïgon et que le général Thieu, qu'il soit la raison ou le prétexte, représente la pièce essentielle de la politique de la première puissance du monde. Nixon inaugure ainsi dans la médiocrité les débuts réels d'un second mandat confié par une écrasante majorité du peuple américain.

C'est le scandale, qui s'ajoute au crime. Le dernier est le modèle de la continuité et ce n'est pas un nouveau bombardement d'Hanoï qui ajoutera un poids solide dans la balance des indignations légitimes. Non point qu'on soit usé par l'accoutumance. Mais parce que, du point de vue de la morale, qui attendrait mieux de l'actuel président des Etats-Unis ? En revanche, le scandale politique est évident, énorme et inquiétant. Car si Nixon a une vision planétaire de l'action de son pays, comme l'ont prouvé les spectaculaires initiatives prises par lui depuis deux ans, il l'accompagne du criminel mépris des parvenus à l'égard des petits et de leur complaisance vulgaire envers les complices ramassés dans les bas-fonds.

CLAUDE FUZIER

A contre-pied



Edgar Faure démissionnaire?

Les journalistes politiques ont immédiatement saisi l'importance de l'article publié mardi par « le Monde » sous la signature de Jean-Denis Bredin, professeur à l'université de Paris I, ami et collaborateur d'Edgar Faure — il était l'un des animateurs du récent colloque du Contrat social à Beaune.

Jean-Denis Bredin dénonce, en effet, très violemment les propos de Pierre Messmer à la télévision, affirmant qu'en cas de victoire de la gauche, le président de la République constituera le nouveau gouvernement « en fonction de la politique qu'il voudra mener à ce moment-là ». Jamais de Gaulle n'aurait imaginé de se maintenir quand la majorité des électeurs condamnait sa politique, ajoute l'auteur, qui invite son ami Edgar Faure à « quitter un gouvernement solidaire d'un tel projet ».

Comme il est douteux que Jean-Denis Bredin ait publié cet article sans l'avoir montré à Edgar Faure, on peut en tirer des conclusions.

Les trois P respectueux

Sils se sont serré la main devant les journalistes en présentant la liste des candidats de la majorité, les trois P., Peyrefitte, Poniatowski et Poudevigne, continuent à se regarder en chiens de faïence. Le secrétaire général de l'U.d.r. pardonne difficilement à celui des Républicains indépendants son livre « Cartes sur table », qui est à l'heure actuelle l'objet d'une grande publicité et qui contient des portraits peu aimables de quelques gaullistes historiques.

La liste des candidats elle-même a provoqué déjà de nombreux remous. Plusieurs de ceux qui y figurent estiment préférable de faire savoir qu'ils n'ont rien sollicité. En revanche, beaucoup de gaullistes n'ont pas apprécié la présence sur cette liste de Maurice Bourgès-Maunoury, qui fut l'une des fines fleurs de la IVe République, ni de l'ancien député d'Alger Marc Lauriol, qui est passé de l'Algérie française au pompidolisme. Ce qui lui vaut l'hostilité farouche des associations de rapatriés, qui l'accusent de « forfaiture » et affirment vouloir mettre tout en œuvre pour le faire battre.

Violons désaccordés

Les propagandistes de l'U.d.r. ont toujours bien du mal à accorder leurs violons. Tandis que Robert Boulin affirme que « l'anticommunisme de grand-papa ne prend plus », Alain Peyrefitte déclare lundi à Marseille : « On ne nous intimidera pas en nous accusant de faire de l'anticommunisme. L'anticommunisme n'est pas une vieille lune. Il n'a jamais été aussi actuel ».

Il est vrai que ces propos musclés étaient peut-être improvisés. On n'en trouve en tout cas pas la moindre trace dans le texte du discours de Peyrefitte publié mardi matin par « la Nation ».

Pas d'Armes égales pour Giscard

Les Français ont eu droit la semaine dernière à trois quarts d'heure de Pierre Messmer sur les deux chaînes. Mais ils n'auront pas droit à Giscard d'Estaing le 10 janvier à l'émission Armes égales contre François Mitterrand. C'est Pompidou lui-même — il a, semble-t-il, fort peu apprécié la prestation d'Edgar Faure contre Gaston Defferre — qui a interdit au ministre des Finances de débattre publiquement avec le Premier secrétaire du Parti socialiste. On cherche à celui-ci un autre adversaire : Mitterrand a proposé Chaban-Delmas qui semble avoir été récusé. Quant à Peyrefitte, il ne paraît pas beaucoup tenir à un tel débat.

Présentation des candidats

En même temps qu'il prononçait l'exclusion de Max Lejeune, en application des statuts qui interdisent à un membre du Parti de se présenter aux élections sans en avoir l'investiture, le comité directeur a décidé d'organiser, en janvier, huit grands meetings régionaux qui permettront de présenter l'ensemble des candidats socialistes. François Mitterrand participera à chacun de ces meetings, destinés à marquer une nouvelle étape de la campagne du Parti socialiste, qui a déjà démarré de façon très active dans la plupart des départements par un affichage massif et des réunions très suivies.

Les leaders à Paris

Les leaders de l'Internationale socialiste, à l'exception de Willy Brandt — qui sera encore à ce moment en convalescence et que remplacera la nouvelle présidente du Bundestag, Anne-Marie Renger — vont se retrouver à Paris le 13 janvier, à l'invitation du Parti socialiste. Il s'agit, en fait, d'une réunion annuelle, mais qui prendra cette fois un relief particulier du fait de la proximité des élections en France. Ce sera aussi une réponse à ceux qui affirment que les partis sociaux-démocrates européens sont hostiles au choix fait par les socialistes français.

Un paquet-amour

Une fois l'an, on se fait un cadeau : celui d'offrir. Si la myrrhe, la Cène, les joies religieuses sont abandonnées au profit de nouvelles conventions sociales, la Fête a toujours pour objet la consommation. Et la justification de Noël, c'est l'enfant. Pour lui, on veut les offrandes heureuses. Au pied du sapin — il n'y a plus de cheminée où placer les souliers — les parents vont disposer les cadeaux. Quelques-uns pour satisfaire leurs enfants, les autres pour se satisfaire. Car il faut compter avec les souvenirs, les frustrations, les désirs jamais satisfaits.

Si, aujourd'hui, le jouet a acquis du standing — on demande l'Oscar du jouet comme le Goncourt du livre — si l'appellation trop contrôlée de jouet « éducatif » fait florès, la publicité, les nouveautés et la mode ont raison des grands. Et des petits.

1973, par exemple, sera l'année du jouet écologique — un gros succès aux Etats-Unis — et les Français viennent de découvrir leur environnement. Ainsi les modes vont, positives pour les uns — 40 000 panoplies de Thierry-la-Fronde vendues en 1960 grâce à la télévision — et subies pour les autres.

De quoi faire réfléchir les fabricants. Avant 1969, le marché bat de l'aile, et 8 entreprises seulement sur les 500 existantes dépassent le milliard d'anciens francs de chiffre d'affaires. La concurrence internationale est de taille. En général, les idées viennent d'ailleurs, les importations sont importantes : la balance des paiements est largement déficitaire. Le syndicat des fabricants de jouets — rassuré par les difficultés rencontrées par les voisins, Allemagne et Italie — décide une enquête poussée du marché. Si l'industrie du jouet en France est viable, comment la rajeunir ? Mais aussi comment contrôler, comment diriger les goûts, comment assurer une durée suffisante aux fabrications, car il est évident pour tous que la demande va croître. Les fabricants veulent être prêts.



Un plan de redressement est établi : informations inter-entreprises, regroupement des idées et des expériences ; ensuite, information du public, meilleure formation professionnelle ; et, dans un troisième temps, développement de la recherche.

Jeux

*** Emanuela Bompiani : Le grand livre des jeux (Casterman).**
Diplôme Loisirs-jeunes.
270 jeux pour toutes les saisons.

*** Mon dictionnaire magique (Fernand Nathan).**
248 images ; 248 questions ; un « écran magique » donne les réponses.

*** Alain Grée et Marc Berthier : Le livre-jeux des voiliers (Casterman).**
12 jeux éducatifs d'observation, d'association et de parcours.

*** Mon jardin fleuri (Nathan). A partir de 4 ans.**
Apprendre à fabriquer des fleurs.

*** Logis des animaux (Nathan). A partir de 5 ans.**
Mettre chaque animal dans son véritable logis.

*** Jeu des arbres (Nathan). A partir de 8-9 ans.**
Connaître les arbres et leurs caractéristiques en jouant aux cartes.

*** A chacun son outil (Nathan). A partir de 5 ans.**
Rendre sa hache au bûcheron et sa machine à écrire à la dactylo.

*** Tableaux célèbres (Nathan). A partir de 10-12 ans.**
Cartes et jetons... pour une première initiation à la peinture. Un riche musée portatif.

*** Grand jeu des mots croisés (Nathan). A partir de 10-12 ans et même pour adultes.**
La grille classique ; mais, en plus, des dés ; de fait, un vrai jeu de société.

*** Sites de France ; puzzles en 500 morceaux (Nathan). A partir de 12 ans.**
Dans la collection : la Tour Eiffel, le vieil Annecy, Château de Chantilly, l'Aiguille verte...

*** Marionnettes pour 10 petits doigts (Nathan). A partir de 6-7 ans.**
Théâtre de marionnettes miniature à fabriquer et à coller, pour les plus de 6 ans.
Du Petit Chaperon rouge au grand méchant loup en passant par les Sept petits nains et les Trois petits cochons, 35 personnages sans surprise pour coiffer les 10 petits doigts.
Avec dialogues, argument « d'avant-garde » et même cours de mise en scène. La fabrication des marionnettes nécessite l'aide d'une mère adroite de ses mains.

*** Je peins des affiches au doigt et au rouleau (Nathan). A partir de 7-8 ans.**
Pour ceux que la « maternelle » a déjà dégourdis et qui manient avec précision fusain et gouache sans avoir besoin d'un scaphandre.

Disques

*** Poésie en liberté (Jacques Canetti) ; 3 disques ; disponibles chez René Bourdet, 7, rue Cotton, 94 Fontenay-sous-Bois.**
Humour et tendresse à travers les poètes d'aujourd'hui : Vian, Desnos, Queneau, Hikmet, etc...

*** J'aime la musique (Philips) ; 10 disques 45 tours.**
Faire découvrir et aimer la musique aux jeunes, avec Bach, Vivaldi, Haendel, Rameau, Haydn, Mozart, Beethoven, Schumann, Chopin, Schubert, Bizet, Berlioz, Stravinsky, Ravel et Rimsky-Korsakov. Un bon début, non ?

*** Danses d'Europe centrale (Unidisc ex 33 117).**

*** Offenbach : Le quadrille de la vie parisienne (Unidisc ex 45 434).**

*** Chantez les enfants (Unidisc). Une série de 10 disques.**

*** Lapin Lapinus (Unidisc ex 45 338).**
Un disque-jeu où l'on reprend l'orchestre, l'on danse et l'on mime.

*** Neil Armstrong, premier homme sur la lune (Adès Alb 342). Avec la voix de Michel Le Royer.**
Une évocation historique appelée à devenir un document.

*** Beethoven raconté aux enfants (Adès Alb 311). Par Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault.**
Avec des extraits musicaux de l'œuvre du compositeur.

*** Les quatre saisons (Adès Alb 363). Par Delphine Seyrig.**
Un conte pour enfants imaginé d'après l'œuvre de Vivaldi.







Deux ans plus tard, les résultats témoignent : le chiffre d'affaires passe à 950 millions de francs. Les exportations progressent de 25 % l'an : 160 millions en 1971, contre 287 millions d'importations. Ce n'est pas encore le match nul, mais presque.

Paradoxalement, l'évolution de ce qui est devenu une industrie n'a pas empêché que les différentes firmes conservent un esprit « artisanal ». Alors que les Etats-Unis — où le chiffre d'affaires du jouet équivaut au Budget de l'Etat français — mènent des expériences au sein même des usines — la firme Fisher Price « emploie » des classes maternelles — la commission du jouet éducatif du ministère de l'Education nationale, en France, dresse simplement une liste de jouets « adaptés ». Et les industriels vont partir de cette liste, en bricolant les détails, pour « inventer » les nouveaux modèles.

Et on parlera aux adultes de la créativité, du développement physique et intellectuel de leurs enfants, puis de leur culture, de leur adaptation au monde. C'est qu'il faut donner bonne conscience aux parents-acheteurs. Il n'y a qu'à lire les catalogues destinés et aux commerçants et aux acheteurs. On peut y lire que le choix à faire « est rassurant », en référence au choix déjà effectué par la commission ministérielle. Toutefois, la tradition est respectée : il y a le côté filles et le côté garçons.

Mais faut-il être inquiets devant une telle responsabilité ? Cela ne semble pas l'avis des psychologues et psychiatres pour enfants. Pour eux, le jouet n'est ni outil ni objet d'exception. Ceux qui l'emploient comme thérapeutique dans les centres médico-sociaux mettent en marge, le premier, le nounours, la poupée de chiffon, le coin du drap ou le mouchoir. Au même titre qu'il rassure, il satisfait les instincts d'autonomie et de sexualité. Il restera le bien-aimé, le consolateur, dont la perte sera ressentie comme un deuil. Ce n'est qu'ensuite que le jouet se fait jeu, qu'il deviendra le bien le plus précieux.

Simulacre rassurant, il va permettre à l'enfant de « jouer à vivre ». A vivre sur le mode de l'imitation. Maisons de cubes, poupées, cuisines, fers à repasser, outils, l'enfant recrée tout d'abord la cellule familiale. Le monde extérieur vient ensuite et l'enfant va jouer au docteur, à la maîtresse, à la marchande. A ce moment-là, le jouet n'est encore qu'un prétexte à situation. Mais très vite il va évoluer, permettre les sentiments, l'admiration. Ce sera Zorro : le justicier, bandit s'il le faut pour défendre les faibles. Mais la panoplie n'a de succès que si elle permet l'identification à un personnage « existant ». Zorro a plus de succès que le cow-boy. Le jeu devient jeu de « société », reflète les rapports de force, se conforme à une règle. Il devient la vie.

Fiction dans la réalité, influencé par les techniques — l'auto, après avoir été automatique, devient programmée — le jouet forme un univers pour enfant conçu par les grandes personnes. C'est dans cet univers que se débattent les parents. Qu'acheter ? Là comme ailleurs, les choix sont « socio-culturels » : les couches sociales défavorisées suivent la mode, obéissent à la présentation, sans songer à la déception de leurs enfants pour qui le contenu ne ressemble pas plus à l'emballage qu'à leur rêve. C'est que l'enfant ne veut pas de surprise. Le cadeau de Noël doit correspondre à ses souhaits. Les moins défavorisés, eux, choisissent d'abord en fonction du volume. C'est qu'ils achètent plus et que les chambres sont petites...

Où sont les besoins des enfants, dans tout cela ? Le plus souvent, les parents satisfont une envie passagère. Il est si facile pour un enfant, sollicité par les milliers de jouets entassés dans un grand magasin, de dire : « Maman, je veux ». Et, pour la maman, de se déculpabiliser de ses absences dues aux conditions de vie et de travail. Mais, dès le lendemain, l'enfant se désintéressera de l'objet acheté — tout comme s'en désintéressent ceux à qui l'on donne l'argent nécessaire à l'achat.

Après la lettre au Père Noël ou la liste — selon l'âge — vient, pour les parents, le temps de l'achat. Pas celui des comptes. Car, pour Noël, on compte peu. Ou pas. Même les plus pauvres refusent de « priver » leurs enfants. Car il faut qu'au matin de Noël la liste des cadeaux soit de taille : pour eux, pour la famille, les voisins. Pour leurs enfants aussi, auxquels ils tentent de prouver ainsi leur amour.

Car au bout du compte, tout est là. Le jouet est devenu bien souvent un message angoissé que lancent les parents traumatisés par la difficulté de la communication entre eux et leurs enfants. Ils achètent pour dire « Je t'aime ».

JOSETTE BARBIER

La révolte de Jacques Thibault

La 1ère chaîne de télévision présente samedi (23 décembre, à 20 h 30) le premier épisode de l'adaptation par Louis Guilloux des « Thibault », de Roger Martin du Gard, chronique d'une famille bourgeoise française, catholique et conservatrice, entre 1903 et 1918. Roger Martin du Gard s'attache à décrire le destin de deux frères : Antoine, médecin qui accepte le rôle que la société veut lui voir jouer, et Jacques qui, dès son enfance, se révolte contre son père et contre sa classe.

Dans ses « Souvenirs », l'auteur précise ses intentions : « J'avais été brusquement séduit par l'idée d'écrire l'histoire de deux frères : deux êtres de tempéraments assez différents, aussi divergents que possible, mais foncièrement marqués par les obscures similitudes que crée, entre deux consanguins, un très puissant atavisme commun. Un tel sujet m'offrait l'occasion d'un fructueux dédoublement : j'y voyais la possibilité d'imprimer simultanément deux tendances contradictoires de ma nature : l'instinct d'indépendance, d'évasion, de révolte, de refus des extrêmes, que je dois à mon hérédité. »

Jacques Thibault entre en contact avec les milieux révolutionnaires et pacifistes à Paris et à Lausanne. En août 1914, il organise un raid aérien de propagande antibelliciste au-dessus des champs de bataille d'Alsace. Son avion est abattu et lui-même est achevé par un officier français. Son frère Antoine participe à toute la guerre et meurt gazé en 1918. Martin du Gard était lui-même inscrit aux ligues pacifistes et aux comités franco-allemands entre 1905 et 1914. Il fera pourtant toute la guerre comme maréchal des logis dans les transports. Il porte sur Jacques Thibault, pour qui il semble éprouver de la sympathie, le même jugement sévère qu'Antoine : « Il a vécu et est mort comme un imbécile. »



Charles Vanel dans le rôle du patriarche Oscar Thibault.

Roger Martin du Gard publie les Thibault entre 1922 et 1940, mais se tient, à cette époque, à l'écart des luttes populaires, se déclarant lui-même « un type d'avant-guerre, attaché à l'idéologie internationaliste, encore plus antimilitariste qu'anticapitaliste ».

Louis Guilloux a entrepris l'adaptation du roman à la demande de la famille de Martin du Gard. Dans « La maison du peuple », son premier livre (publié en 1927), il avait décrit le milieu des ouvriers socialistes, à la veille de la guerre de 1914, dans la Bretagne de son enfance. Dans ses autres ouvrages, du « Sang noir » aux « Batailles perdues », il a su évoquer la guerre, la misère et les luttes des travailleurs.

Les six premiers livres des « Thibault » (Le cahier gris, Le pénitencier, La belle saison, La Soullina, La consultation, La mort du père), publiés entre avril 1922 et mars 1929, constituent une première partie de trois épisodes — d'une heure et demie chacun — dont la réalisation a été confiée à André Michel. La vie quotidienne d'une famille bourgeoise entre 1903 et 1913 sert de cadre à l'affrontement de Jacques et de son père Oscar : dès le premier épisode diffusé ce samedi, Jacques subit les méthodes rigides d'éducation prônées par son père.

Les trois tomes de « L'été 14 », publiés en 1936, vaudront à Roger Martin du Gard le prix Nobel de littérature en 1937. Ils forment, avec l'Epilogue (1940), la deuxième partie — en 3 épisodes également — réalisés par Alain Boudet avec les mêmes comédiens.

La bourgeoisie française se trouve alors, entre 1914 et 1918, confrontée à une crise politique et sociale. Les milieux révolutionnaires, l'assassinat de Jaurès, la guerre, la mort des deux frères sont évoqués dans cette deuxième partie.

Des moyens importants ont été mis à la disposition des réalisateurs : 250 comédiens, 2 000 figurants, de multiples décors. Le quartier du Croissant a été reconstitué en studio. Le tournage a duré huit mois.

On peut attendre beaucoup du travail de Louis Guilloux, d'Alain Boudet et d'André Michel. On doit aussi demeurer vigilant et exigeant. Et s'interroger sur les raisons qui ont poussé la direction de l'Office à accepter de produire une émission dont le sujet, bien que situé historiquement, peut encore être « dérangeant ».

T. D.

Télé-sélection

VENDREDI 22 DECEMBRE

« Tom Jones » (1963), un film de Tony Richardson, avec Albert Finney et Susannah York, d'après le roman d'Henri Fielding. Dans l'Angleterre du XVIIIe siècle, des aventures burlesques et gaillardes, entre l'alcôve et la potence (20 h 30, ch. 1).

« Salvador Dali » : Averty séduit par Avida Dollar (21 h 30, ch. 2).

SAMEDI 23

Pour les enfants : « Les habits neufs du grand-duc », d'après Andersen (14 h, ch. 1).

« Maigret en meublé » de Georges Simenon, adapté par Claude Barma et Jacques Rémy : Jean Richard, les « petites gens » et un Paris presque disparu. (21 h 30, ch. 2).

DIMANCHE 24

« Aventures en Floride », film et débat des Dossiers de l'écran sur nos cousins les dauphins (14 h, ch. 2).

Un festival du truquage : « Le voleur de Bagdad » (17 h 30, ch. 1).

Cukor, Montand, Marilyn Monroë et beaucoup de charme : « Le milliardaire » (22 h 05, ch. 1).

LUNDI 25

Le show de Michel Legrand et Catarina Valente (15 h 15, ch. 2).

Buster Keaton, de 1917 à 1929, réalise plus de 20 heures de films. Jean-Patrick Lebel, Claude Autan-Lara, Rufus et Raymond Devos présenteront le poète triste du cinéma burlesque américain (22 h, ch. 1).

JEUDI 28

« Giacomo Balla et le futurisme » : Balla signe en 1910, avec d'autres peintres italiens — Boccioni, Carra, Russole et Severini — le Manifeste de la peinture futuriste. Tous exaltent la vie moderne et les machines. Influence considérable dans toute l'Europe (22 h 05, ch. 2).

DERNIERE SEMAINE POUR VOTRE CADEAU

Depuis six semaines, plusieurs centaines de nos abonnés ont participé à notre nouvelle opération abonnement-cadeau. En amenant à « l'Unité » autant de nouveaux abonnés, ils ont en même temps reçu un ouvrage de la collection « Les grandes études contemporaines » publiée par les éditions Fayard (valeur entre 35 et 50 F), choisi parmi les titres suivants :

- **Léon Blum, par Joël Colton**
- **L'histoire de la Milice, par Jacques Delperrié de Bayac**
- **La S.f.i.o. et l'exercice du pouvoir, par Roger Quilliot**
- **La gauche française (1958-1965), par Jean Poperen**

Nous tenons à remercier tous ceux qui nous ont ainsi aidés et parmi lesquels nous avons reconnu beaucoup d'amis qui nous ont apporté leur concours dès le premier jour.

Nous tenons à répéter une fois de plus que « l'Unité » n'est riche que du soutien de ses lecteurs et particulièrement de ses abonnés. Il est capital dans la période actuelle que le seul journal qui exprime chaque semaine la pensée et l'action du Parti socialiste puisse élargir davantage sa diffusion et son audience. Cela suppose un effort qui doit être collectif. Vous connaissez autour de vous des amis ou des sympathisants qui pourraient être abonnés à «l'Unité » et qui ne le sont pas encore. Nous comptons sur vous pour les convaincre de souscrire un abonnement.

Et pour vous y aider, nous maintenons notre offre jusqu'à la fin de l'année. Dépêchez-vous d'y répondre. Un abonnement à « l'Unité » est un agréable cadeau à faire à un ami pour la nouvelle année.

Il vous suffit pour cela de remplir les deux volets du bulletin ci-dessous et de nous l'adresser au plus vite, et en tout cas avant le 31 décembre. Le livre-cadeau sera adressé, à votre choix, soit au nouvel abonné, soit à vous-même.

Nous sommes certains que vous comprendrez que le moment est venu de donner un essor décisif à notre hebdomadaire et nous vous remercions d'avance de nous y aider.

NOUVEL ABONNEMENT-CADEAU

Transmis par

M. .....
Adresse .....
.....
Département .....

Pour M. .....
Adresse .....
.....
Département .....

Le livre FAYARD choisi .....
.....
est à envoyer
à moi-même ☐
au nouvel abonné ☐

BULLETIN D'ABONNEMENT A L'UNITE
41, Boulevard MAGENTA - Paris 10e

Je soussigné (1).....

Profession .....

Demeurant .....

.....

*désire souscrire un abonnement**

normal de 6 mois à	*50 F* ☐
normal d'un an à	*90 F* ☐
de soutien à	*100 F* ☐
de soutien à	*150 F* ☐
de soutien à	*200 F* ☐

**Cochez la case correspondante*

*Je vous adresse le montant correspondant**

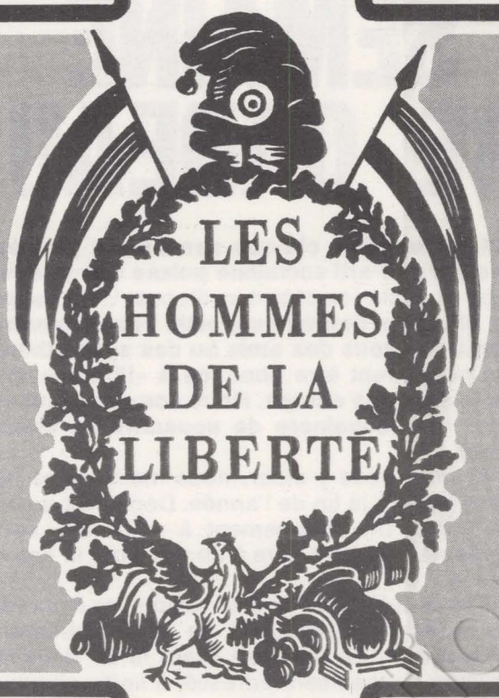
par chèque bancaire ☐
par chèque postal ☐
ou virement au C.C.P. ☐
Roland Florian Paris 14920-38

Date et Signature

(1) PRIERE D'INDIQUER NOM ET ADRESSE EN LETTRES CAPITALES

Pour les abonnements Etranger, le prix sera indiqué sur demande.

L'histoire vécue de la Révolution Française



par

CLAUDE MANCERON

Tome 1

LES VINGT ANS DU ROI

1774-1778

ROBERT LAFFONT

Quel beau livre! Claude Manceron n'aimerait guère qu'on dise qu'il a inventé une nouvelle façon d'écrire l'histoire. Car l'histoire, il ne l'écrit pas, il la vit intensément.

Quelle science! Une volonté poussée jusqu'à la manie de respecter en tout et toujours la vérité historique.

Ardeur, obstination, souffle, science : c'est beaucoup et pourtant ce serait peu sans ce supplément d'esprit et d'âme qui s'appelle le talent.

Ici le talent, c'est d'abord une pensée politique ; c'est l'écriture, ferme et souple à la fois; c'est surtout l'architecture de l'ouvrage : l'art de l'écrivain, étayé par le savoir de l'historien, relie cette poussière d'étoiles en une étincelante constellation.

Il faut lire ce livre.

PIERRE VIANSSON-PONTÉ (Le Monde)

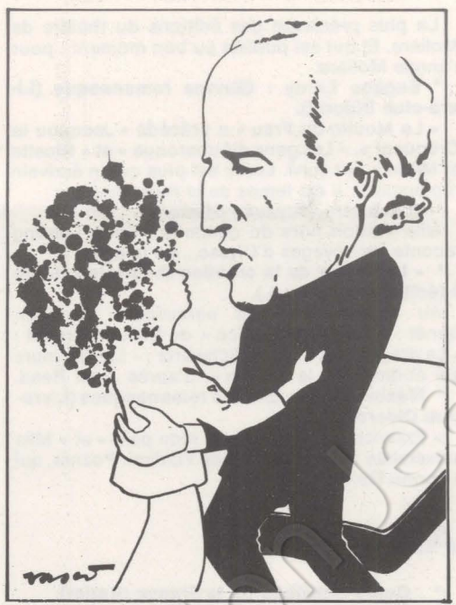
Collection Jean Paris

Un beau malaise

Il est minuit, docteur Freud. Et la foule qui sort à cette heure-là du cinéma ne parle que de vous, même si elle ne le sait pas. Avouez-le, que le scénario du « Dernier tango à Paris » est de vous et que, par table tournante interposée, vous avez guidé la caméra de Bernardo Bertolucci, il n'y a pas de honte à ça, bien au contraire : de ce jeune Italien talentueux, mais — de « Prima della Revoluzione » jusqu'à « La stratégie de l'araignée » — empêtré dans son ego d'adolescent bourgeois, vous avez fait un auteur, avec ce que cela suppose de maturité enfin trouvée. Merci, docteur.

Car il n'y a guère de tango dans cette histoire — et pas d'autre musique originaire d'Argentine que les gémissements du saxophoniste Gato Barbieri — mais une mélopée sourde. Celle qui monte du tréfonds — « tréfonds de l'âme », selon le cliché littéraire, mais aussi tréfonds des tripes, du sexe — de deux personnages réunis par hasard dans un appartement vide.

Là, presque tout de suite, l'inconnu fascine la petite bourgeoise. Il la prend, au sens le plus fort du terme. Sur un matelas qu'ils ont jeté là comme un radeau, ils vont se retrouver de plus en plus souvent dans l'appartement-refuge. Sans rien savoir l'un de l'autre, pas même leur nom : c'est l'une des exigences imposées par Paul, parmi cent



Marlon Brando et Maria Schneider.

autres. Fascinée, hypnotisée, elle se soumet à son délire sexuel, accepte ou même réclame la relation maître-esclave, domination-soumission : c'est beau et violent comme le Joseph Losey de « The servant » ou de « Cérémonie secrète ». Mais la frénésie sado-masochiste n'explique pas tout : au-delà, c'est l'amour qui pousse Jeanne, peu à peu, à accomplir avec l'inconnu son voyage au bout de la nuit, à tout partager avec lui jusqu'aux lisières de l'autodestruction.

Dévasté et dévastateur

Ces frontières, pourtant, elle ne les franchira pas, finalement. Lorsque les circonstances les priveront du refuge, elle découvrira un presque quadragénaire rongé de l'intérieur, privé de son aura. Et comme le monde la reprend, que ses fiançailles — avec un jeune cinéaste, le personnage drôle qui permet au film de respirer — deviennent réalité... Lorsque Paul voudra faire comprendre qu'il est revenu à l'humain, à la « normalité », et qu'il l'aime d'amour, ce sera trop tard : un happy end. Jeanne accomplit le meurtre du père en même temps qu'elle tue son amant.

Une fascination de plus pour nous, spectateurs : la façon dont Marlon Brando est entré dans son personnage dévasté et dévastateur. « Le dernier tango » semble le martyriser ou le délivrer lui-même, au point que le film bascule presque et que Brando pourrait accoler son nom à celui de Bertolucci comme coréalisateur. A un film qui dérange déjà par son contenu, cette version du rôle ambigu de l'acteur ajoute un élément supplémentaire de malaise. Un beau malaise.

SERGE RICHARD

L'aube des conquêtes

Si l'éminent historien Georges Lefebvre, dans « Quatre-vingt-neuf », le dernier ouvrage de la collection Liberté-Egalité-Fraternité (éditions Martinsart), intitule son exposé « La conquête de la liberté : 1789 », c'est parce que la liberté est une et universelle à la fois. C'est parce que 89 s'est inscrit en France — et partout ailleurs — dans le temps et hors du temps.

La « Déclaration des Droits » n'a ni âge, ni limites, ni frontières, même si, sous chaque article et dans chaque phrase, se cache le sens concret de la situation présente et de l'enjeu.

Si le plus petit des cahiers de doléances faisait l'unanimité des trois « ordres » contre le pouvoir absolu, tout ne pouvait-il se régler par des réformes ? On put le croire jusqu'au « coup de force de la Cour », au « complot aristocratique. » Lorsque s'y ajoutèrent la crise économique et la peur, alors la Révolution était en route.

Eclairer le complexe révolutionnaire, telle est la tâche que s'est assignée Georges Lefebvre. Il fait, avec maîtrise, le tri des mobiles, des intentions, des hasards. Il souligne le rôle de la bourgeoisie, son intelligence politique, son habileté réaliste et le ferment qu'au sein du Tiers Etat elle devait constituer. Il dégage la démarche ultime et fondamentale : la conquête de l'égalité et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

C'est à ce dessein de vivante épopée qu'est fidèle Romain Rolland dans sa pièce dramatique, en troisième partie du livre : « 14 juillet ». On y aimera ce va-et-vient de foule. D'une foule enflammée et inquiète, volontiers prophétique et cocardière, héroïque sans le savoir.

Et ce n'est pas l'écrivain Roger Ikor qui livrera la Révolution au sortilège, souvent facile, des mots.

Après avoir, dans sa préface, souligné quelle différence d'acception existe entre liberté au XVIIe siècle et liberté pour nos contemporains, il se montre convaincu que si le rêve de liberté s'est enhardi jusqu'à la revendication, c'est à 1789 qu'il le doit. A 1789, mais aussi au fait que l'homme s'est réglé au pas de la raison.

La liberté n'est vraiment elle-même que mêlée de lucidité et trempée de volonté adulte. Ainsi fut-elle en 1789. Ainsi doit-elle rester.

GEORGES SARRE

Ces livres, une fois l'an...

Ces livres, une fois l'an, on les cherche, on les achète, on les offre. Sans doute mériteraient-ils une attention plus régulière, un intérêt plus soutenu. Mais leur prix élevé explique pour beaucoup la désaffection dont ils sont victimes. Consciente de ce handicap, la rédaction de « l'Unité » a pensé qu'il était bon d'adjoindre à la traditionnelle sélection « livres-cadeaux » une liste — non exhaustive — de quelques titres en format-poche qui, pour peu chers qu'ils soient, n'en sont pas moins des livres de valeur — par leur seul contenu.

Littérature

*** Platon : Le banquet (Hermann éditeur).**
Une merveilleuse édition illustrée par Vieira da Silva.

*** Victor Hugo : Poésie (Le Seuil), en trois tomes.**
« L'intégrale » poétique de Hugo. En presque 2 500 pages. Avec des notes critiques et des renseignements abondants. Et 290 illustrations, dont nombre de dessins de Hugo lui-même.

*** Victor Hugo : Œuvres romanesques complètes (Livre-Club Diderot, 146, rue du Fg Poissonnière, Paris 10e) en quatre tomes.**
Hugo n'a écrit que neuf romans. Mais de quelle taille ! Il fallait les rassembler. Voilà qui est fait. Et bien fait. Avec une richesse iconographique évidente.

*** Verlaine : Fêtes galantes ; illustrées par Marie Laurencin (Editions L.c.l.).**
Dans la même série des « Peintres du livre » : Balzac illustré par Picasso, Gide par Maillol, Ronsard par Matisse, Apollinaire par Derain, Eluard par Chagall, etc.

*** Edgar Poë : Prose et poèmes (Livre-club Diderot).**
Une remarquable préface d'Hubert Juin situe parfaitement ce grand auteur, qui influença aussi bien Baudelaire que certains cinéastes contemporains.

*** Louis Pergaud : Œuvres complètes (Livre-club Diderot).**
On réduit souvent Pergaud à la seule « Guerre des boutons ». Il reste, pour les ignorants que nous sommes, douze œuvres à découvrir.

*** Molière : Œuvres complètes (Gallimard-La Pléiade).**
La plus précieuse des éditions du théâtre de Molière. Et qui est publiée au bon moment : pour l'année Molière.

*** Eugène Leroy : Œuvres romanesque (Livre-club Diderot).**
« Le Moulin du Frau » a précédé « Jacquou le Croquant ». « Les gens d'Auberoque » et « Nicette et Milou » ont suivi. Leroy est plus qu'un écrivain régionaliste. Il est temps de le redécouvrir.

*** Homère : L'Odyssée (Hatier).**
Une édition hors du commun : Erich Lessing raconte les voyages d'Ulysse... en images.

*** « Les voies de la création théâtrale », tome 3 (éditions du C.n.r.s.).**
Au sommaire : « Les paravents » de Jean Genêt ; « La vie de Galilée » de Bertold Brecht ; « Le dragon », d'Eugène Schwartz ; « Les dix jours qui ébranlèrent le monde », d'après John Reed.

*** Maxime Gorki : Œuvres romanesques (Livre-club Diderot).**
« Enfance », « En gagnant mon pain » et « Mes universités ». Dans sa préface Vladimir Pozner, qui a connu Gorki, témoigne.

Art

*** Guide artistique de la France (Hatier).**
Les richesses du pays, répertoriées région par région. Des milliers de documents photographiques. Un ouvrage unique.

*** Michel Ragon : Les maîtres du dessin satirique (Pierre Horay éditeur).**
Les anciens : Gavarni, Daumier, Doré, Gill, Caran d'Ache, Poulbot, et les modernes : Chaval, Siné, Sempé, Folon, Desclozeaux, Copi, Cabu, etc. Pas de querelle. Plutôt une continuité.

*** Julien Coffinet : L'art de la tapisserie (Bibliothèque des Arts).**
Tout sur l'exécution technique d'un art précieux. A l'appui, l'analyse d'une série de chefs-d'œuvre.

*** Les maîtres de l'art naïf (Editions de la Connaissance, Bruxelles).**
Regards toutes directions : les peuplades primitives, les enfants, les malades mentaux, le douanier Rousseau, les Etats-Unis, l'Extrême-Orient, les Serbes, le Japon. Jamais pareil recensement n'avait été réalisé.

*** L'âge d'or de la peinture hollandaise (Hatier).**
Vermeer et Rembrandt, bien sûr. Mais aussi leurs précurseurs.

*** Jean-Jacques Mayoux : La peinture anglaise (Skira).**
Qui connaît la peinture anglaise ? L'auteur dévoile le cheminement qui mènera lentement au XXe siècle : Hogarth, qui fit échapper l'art anglais aux influences italiennes et hollandaises, le romantique Gainsborough, le rustique Stubbs, Bonington l'explorateur de la lumière, Ruskin et ses rêves esthétisants... Un ouvrage ample et somptueux.

*** L'Ecole de Barbizon (Bibliothèque des Arts).**
C'est à l'orée de la forêt de Fontainebleau, à Barbizon, que l'art du paysage gagna ses lettres de noblesse au XIXe siècle. Ses adeptes sont : Cézanne, Corot, Courbet, Manet, Monet, Millet, Pissaro, Renoir, Seurat, etc. Un hommage posthume à Jean-Jacques Rousseau.

*** Hans Bellmer (Editions Filipachi, coll. La septième face du dé).**
Aux sources oniriques et sexuelles du mouvement surréaliste. Bellmer a bouclé l'aventure comme ceux qu'il admirait, comme Crével et Vaché : il s'est suicidé en 1970.

*** Paul Delvaux (Editions Filipacchi, coll. La septième face du dé).**
Les femmes, « livrées à leur destin : ne rien connaître qu'elles-mêmes », ainsi que l'écrivait Eluard. Rarement peintre a autant chanté le corps de la femme que Delvaux.

*** Nicolas de Staël (Maeght éditeur, coll. L'artiste, l'œuvre).**
Entre l'impatience et la jubilation, il fut le dernier des « peintres maudits ». Un symbole de liberté.

*** Fernand Léger : dessin et gouaches (Editions du Chêne).**
L'œuvre dessiné de Léger tend à la perfection. C'est un bonheur de pouvoir le trouver, rassemblé en un seul volume.

Architecture et archéologie

*** Jean Traulos : Athènes au fil du temps (Joël Cuénot éditeur).**
L'histoire de la croissance d'une ville et l'évolution de son architecture.

*** Michael Grant : Cités du Vésuve (Hachette).**
Les vestiges d'Herculanum et de Pompéi : site et urbanisme, arts et religion, industrie et société, vie publique et vie sexuelle.

*** Justus Dahinden : Structures urbaines de demain (Ed. du Chêne).**
La parole au futur. Et une somme de recherches.

Albums de photographies

*** Izis : Paris des rêves (La Guilde du Livre - Lausanne).**
Paris a nourri les rêves des gens de la rue et des poètes. Izis le prouve en joignant à ses photos des textes autographes de 45 écrivains : Breton, Cendrars, Eluard, Miller, Ponge, etc.

*** Henri Cartier-Bresson : L'homme et la machine (Ed. du Chêne).**
Les rapports homme-machine : dialogue ? lutte ? hymne commun ? Sans doute les trois.

*** Furio Colombo : Les Chinois (Ed. du Chêne).**
Toutes les facettes d'une immense réalité : la Chine populaire.

*** Constantine Manos : Suite grecque (Ed. du Chêne).**
Des visages atteints de cécité, des silhouettes atteintes de peur. De quelle maladie souffre donc aujourd'hui le pays de Périclès ? Pourtant la beauté et la fierté sont encore là.

*** Claude Lefèvre : Pays Dogon (Ed. du Chêne).**
Rythmes, gestes et masques d'un village d'Afrique.

VERSION ANGLAISE
ERMITAGE - BONAPARTE - HAUTEFEUILLE
VERSION FRANÇAISE
OMNIA 1 - MONTPARNASSE 83 - MURAT - KINOPANORAMA
LIBERTÉ
PÉRIPHÉRIE VERSION FRANÇAISE
CARREFOUR PANTIN • C2L ST-GERMAIN • CYRANO 7 VERSAILLES • MELIES MONTREUIL
ARTEL NOGENT • ALPHA ARGENTEUIL

UNE PRODUCTION ALBERTO GRIMALDI
Pier Paolo Pasolini
Les Contes de Canterbury
D'après les "Canterbury Tales" de G. Chaucer
UN FILM DE PIER PAOLO PASOLINI
INTERDIT AUX MOINS DE 18 ANS
COULEURS
United Artists

Bizarre, insolite, curieux

*** Hamilton Ellis : Le Train (Editions Planète-Denoël).**

L'épopée des chemins de fer. Pour les passionnés de la locomotive, un supplément nécessaire au « circuit électrique ». Les reproductions, lithographies et gravures constituent une iconographie d'une qualité exceptionnelle.

*** Léonard de Vries : Les folles inventions du XIXe siècle (Editions Planète-Denoël).**

Radio et machine à écrire, automobile et téléphone, la Tour Eiffel et le pont de Brooklyn : tout fut inventé entre 1850 et 1900. En racontant, en mots et en images (d'époque) ces inventions, l'auteur cite également les recherches inutiles et futiles. Son ouvrage devient ainsi un chef-d'œuvre d'humour.

*** Chansons de salle de garde (Régine Deforges Editeur).**

430 pages pour faire la pige à Brassens. A qui sera le plus gaillard ! Quand les grivois se nomment Maupassant ou Gautier...

*** Le tour du monde en 300 gravures (Editions Planète-Denoël).**

L'âge d'or de la gravure correspond à la période 1860-80, à l'expansion coloniale. On rêve à nouveau des Indes comme au temps de Christophe Colomb. Après, viendra la photo et les désenchantements.

*** L'Alchimie : Histoire, technologie, pratique (Editions Pierre Belfond).**

Du Moyen Age à son déclin, l'aventure d'une « science de la nature » qui n'était sans doute qu'une escroquerie de plus.

Dictionnaires et encyclopédies

*** La France et les Français (Gallimard, La Pléiade).**

Alimentation, travail, comportement d'un peuple. Ses formes d'expression aussi : les arts et le vêtement. L'économie, le sentiment national, etc. Tout pour répondre à Pompidou sur la « versatilité » des Français.

*** Jean-Louis Bory et Claude-Michel Cluny : Dossiers du cinéma (Casterman).**

L'arme indispensable de tous les cinéphiles.

*** Le Petit Larousse en couleurs (Larousse).**

Il a fini par remplacer la vieille édition de nos grands-pères et ses planches grises. L'édition 1973 compte 86 mots nouveaux et 44 noms propres entrent dans la partie historique, dont François Mitterrand et Georges Marchais ! Un signe des temps qui changent !

Gastronomie

*** Edouard de Pomiane : Le Carnet d'Anna (Calmann-Lévy).**

Un chaos dû à une vieille cuisinière, divisé en chapitres rationnels : potages, œufs, poissons, bœuf, légumes, pâtisserie, etc...

*** André Castelot : L'Histoire à table (Plon-Perrin).**

Si la cuisine m'était contée... Les bons plats de l'histoire de France. Par ordre alphabétique.

*** Hugh Johnson : L'Atlas mondial du vin (Robert Laffont).**

Tout savoir sur le vin aux quatre coins du globe. A l'appui : 1 500 illustrations, 150 cartes et 1 000 reproductions d'étiquettes.

De bons ouvrages en poche

LITTERATURE

* Georges Arnaud : La plus grande pente (Le livre de poche).
* Kafka : Le Château (Editions Folio).
* Jorge Semprun : Le grand voyage (Folio).
* Roland Dubillard : Méditation sur la difficulté d'être en bronze (Julliard).
* Emmanuel Berl : Sylvia (Folio).
* Aragon : Les cloches de Bâle (Folio).
* Jean-Jacques Rousseau : Ecrits politiques (Editions 10-18).
* C. Hermelin : Ces chanteurs que l'on dit poètes (L'Ecole des loisirs).
* Jean Ricardou : Les lieux-dits (10-18).
* Nouveau roman : hier, aujourd'hui (10-18) en 2 volumes.

ART

* Jacques Prévert : Fatras (Folio). Avec des « collages » de l'auteur.
* Pol Bury : l'art à bicyclette et la révolution à cheval (Gallimard, coll. Idées).
* Heinz Matile : Emaux du Moyen Age (Payot, Lausanne).
* Anna Maria Celto : La tapisserie de Bayeux (Payot, Lausanne).
* Raoul de Broglie : Chantilly (Gründ).
* Jacques Levron : Versailles, les Trianons (Gründ).
* Civilisations mégalithiques, Crète et Mycènes, Peuples des steppes (Payot).
* Hans Tintelnot : De l'art classique à l'art moderne (Payot) en 2 volumes.
* Martin Waskernagel : Renaissance et baroque (Payot) en 2 volumes.
* Gunther Grimme : La peinture médiévale en Europe (Payot).

MUSIQUE

* J. Michel Nectoux : Fauré (Le Seuil).
* Michel Dorigné : Jazz (L'Ecole des loisirs) en 2 volumes.
* Phyl Garland : Les dieux du soul (Buchet-Chastel).

THEATRE

* Françoise Raymond-Mundschau : Arrabal (Editions universitaires).
* Peter Barnes : Honni soit qui mal y pense (Gallimard, coll. Théâtre du monde entier).
* Peter Nichols : Santé publique (Gallimard, coll. Théâtre du monde entier).

Ces deux pièces ont été traduites par Claude Roy et se jouent actuellement sur deux scènes parisiennes.

* Brecht : Mère courage (Hatier, coll. Profil d'une œuvre).

CINEMA

* Francis Lacassin : Pour une contre-histoire du cinéma (10-18).

SCIENCES HUMAINES

* Henri Saluat : L'intelligence, mythes et réalités (Editions sociales).
* Mircea Eliade : Religions australiennes (Payot).
* Tomas Maldonado : Environnement et idéologie (10-18).
* Dr Winnicott : L'enfant et le monde extérieur (Payot).
* Abraham Moles et Elisabeth Rohmer : Psychologie de l'espace (Casterman-poche, coll. Mutations-orientations).
* Susanna Millar : La psychologie du jeu, chez les animaux et les enfants (Payot).
* Robert Bossard : Psychologie du rêve (Payot).
* Stanislas Adotevi : Négritude et négrologues (10-18).
* Michel Panoff : Bronislaw Malinowski (Payot).
* Manès Sperber : Alfred Adler et la psychologie individuelle (Gallimard, coll. Idées).

POLITIQUE

* Dominique Desanti : Les socialistes de l'Utopie (Payot).
* Sartre : Plaidoyer pour les intellectuels (Gallimard, coll. Idées).
* Alexandre Soljénitsyne : Les droits de l'écrivain, suivi de Discours de Stockholm (Le Seuil, coll. Points).
* Walter Limp : Anatomie de l'Apartheid (Casterman-poche).
* Albert Memmi : La libération du juif (Payot).
* Hannah Arendt : Le système totalitaire (Le Seuil, coll. Politique).

HISTOIRE

* Nouvelle histoire de la France contemporaine, dirigée par Winak (Le Seuil, coll. Points), 5 volumes parus.

EDUCATION

* André Dehant et Arthur Gille : Votre enfant apprend à écrire (Casterman-poche).
* Catherine Valabrègue : L'éducation sexuelle à l'étranger (Casterman-poche).
* Michel Verret : Dialogues pédagogiques (Editions sociales).

POLICIERS

* Carole Smith : On s'fait la valise, docteur ! (Hachette, coll. Point rouge). A l'origine du film de Peter Bogdanovich.
* Frédérik Smith : Amicalement vôtre (Hachette, coll. Point rouge).
* Bill Knox : Corrida en eau douce (Hachette, coll. Point rouge).
* San Antonio : Ça ne s'invente pas (Fleuve noir).
* Jean-Pierre Ferrière : Apprenez donc à tuer (Fleuve noir).

DIVERS

* Luc Etienne : L'art de la charade à tiroirs (Le livre de poche).
* Marc Boyer : Le tourisme (Le Seuil, coll. Peuple et Culture).
* Edouard Frey : Les lichens (Payot, Lausanne) Un des volumes du « Petit atlas ».
* Fischer contre Spassky (Payot). Le championnat du monde d'échecs.

Les maîtres de Paris

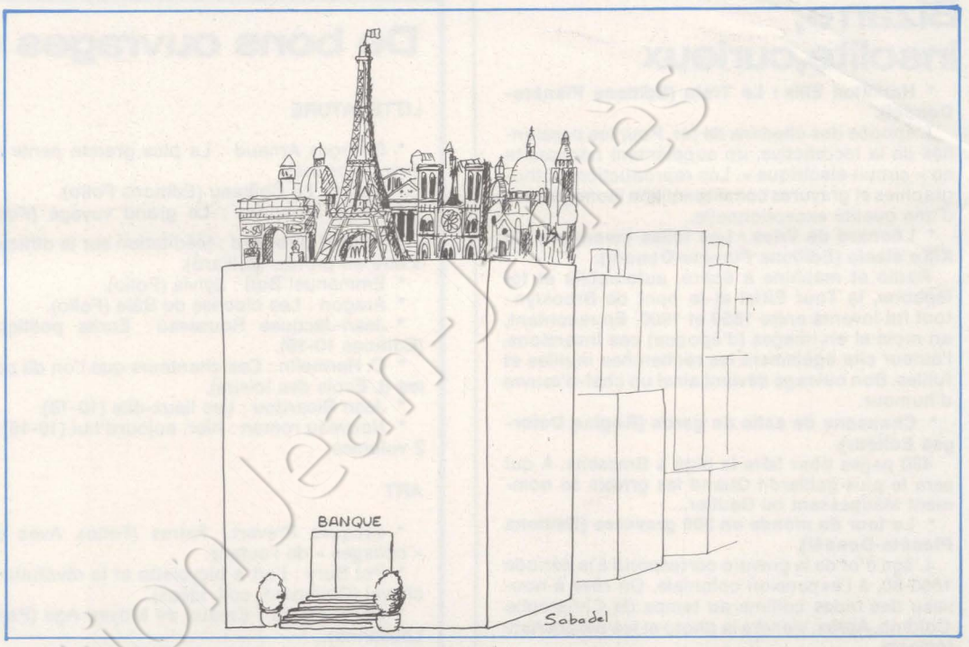
Le Conseil de Paris vote en cette fin de semaine le budget de la capitale pour 1973. Avec un total de dépenses de 4 milliards et demi de francs (450 milliards anciens), dont près du quart pour les dépenses de personnel, le budget de fonctionnement de la Ville est en augmentation de près de 9 % sur celui de 1972. Augmentation dont feront les frais les contribuables parisiens, puisque la majorité, suivant les propositions du préfet, a décidé que les impôts locaux seraient accrus de plus de 10 %.

Quant au budget d'investissement, il fait apparaître, compte tenu de celles qui sont en cours d'exécution, un total de 7 milliards d'autorisations de programme, dont environ 700 millions au titre d'opérations nouvelles pour l'année qui vient. (1)

Les méfaits de la tutelle

Les sommes considérables ainsi affectées à la Ville de Paris sont-elles utilisées au mieux des intérêts de ses habitants ? Si l'on pense aux 100 milliards de La Villette et à quelques autres scandales du même genre, on hésitera beaucoup à l'affirmer.

Il faut d'abord souligner que les Parisiens et les élus qui sont sensés les représenter n'ont qu'un bien faible pouvoir d'intervention dans l'établissement du budget définitif. Il en est à l'Hôtel de Ville comme à l'Assemblée nationale : les élus doivent se borner à prendre connaissance des propositions de l'Administration, présentées sous forme de mémoires introduits généralement quelques jours avant leur discussion, et soutenues systématiquement par le rapporteur général du budget, Christian de la Malène, U.d.r. bon teint.



Les élus de la majorité, en dépit parfois de précautions verbales, se contentent généralement d'approuver ces propositions. Quant à ceux de l'opposition, malgré l'âpre combat qu'ils livrent à la commission du budget, puis à la tribune, leurs suggestions sont systématiquement repoussées, recueillant soit les 31 suffrages communistes, socialistes et radicaux, soit une quarantaine quand les centristes, groupés autour du Pr Lépine, se joignent à la gauche.

Cette tutelle préfectorale — dont un de ceux qui l'a le plus souvent dénoncée, Claude Bourdet, rappelle dans son remarquable ouvrage « A qui appartient Paris ? », édité par Le Seuil, que son origine remonte en fait à quinze siècles — est à la base de toutes les aberrations qui caractérisent, sur tous les plans, la vie de Paris et son développement anarchique. Il en sera ainsi tant qu'elle n'aura pas été brisée et que Paris ne sera pas doté d'un statut de droit commun, semblable à celui de toutes les autres villes françaises, ce qui suppose d'abord un maire et un conseil municipal élus au suffrage universel, ayant pouvoirs de gestion et assistés de conseils, également élus, au niveau de chaque arrondissement.

A la veille de chaque consultation électorale, et encore en mars 1971, l'U.d.r. s'affirme prête à aller dans ce sens, mais quand les élus de gauche, qui se battent depuis longtemps pour un statut démocratique, lui rappellent ses promesses, elle esquive systématiquement le débat. Ce fut encore le cas au cours de cette session. Tentant de

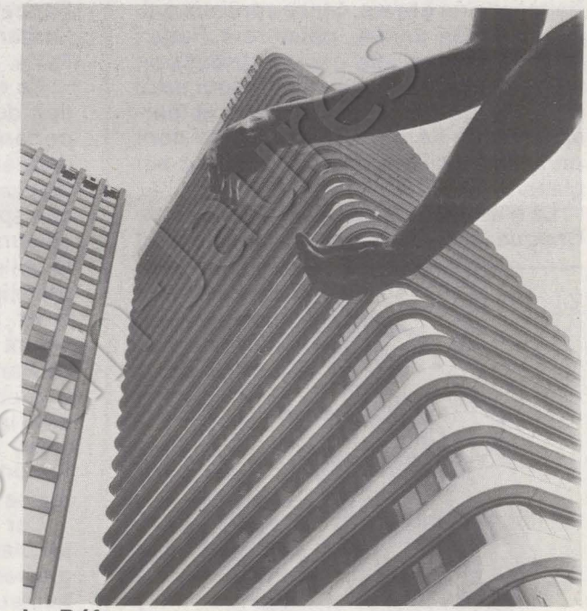
PARAMOUNT ÉLYSÉES V.O. ARLEQUIN V.O. STUDIO JEAN COCTEAU V.O.
PARAMOUNT OPÉRA V.F. CAPRI V.F. PARAMOUNT GOBELINS V.F. PARAMOUNT MONTPARNASSE V.F. PARAMOUNT MONTMARTRE V.F.

UNE PRODUCTION ALBERTO GRIMALDI
Marlon Brando
Le Dernier Tango à Paris (Last Tango in Paris)
UN FILM DE BERNARDO BERTOLUCCI
avec MARIA SCHNEIDER
et JEAN-PIERRE LEAUD
et avec la participation de MASSIMO GIROTTI
COULEURS
Distribué par LES ARTISTES ASSOC
INTERDIT AUX MOINS DE 18 ANS

Pour des raisons qui tiennent au récit entrepris, ce film comporte un certain nombre de séquences scabreuses ou délicates dont il convient que le public soit *clairement* averti.



Le Front de Seine.



La Défense.

répondre aux arguments des représentants socialistes et communistes, Tibéri, porte-parole habituel du groupe U.d.r., affirma, par exemple, que Paris ne pouvait avoir un statut de droit commun, parce que la Ville ne pouvait résoudre seule le problème des transports en commun. Curieux argument qui devrait alors s'appliquer à l'ensemble des communes de la région parisienne desservies par la R.a.t.p. et qui devraient donc, à leur tour, être mises en tutelle ! Sentant d'ailleurs la faiblesse de son raisonnement, Tibéri finit par lancer à l'intention de la gauche cette étonnante réplique : « D'ailleurs, si Paris avait un maire élu, comme nous avons la majorité, il serait l'un des nôtres. » Argument qui se retourne très exactement : « Si vous en êtes si sûrs, alors pourquoi refusez-vous obstinément qu'il soit mis fin à la tutelle préfectorale sur Paris ? »

En réalité, c'est à partir de cette tutelle que s'exerce le réel pouvoir qui détermine les conditions de l'urbanisme, de la construction, de la rénovation et de l'aménagement de Paris, c'est-à-dire le pouvoir des banques et des spéculateurs. Que le préfet qui exerce la tutelle soit de tempérament autoritaire, comme c'était le cas de Marcel Diebolt — devenu depuis, comme par hasard, P.d.g. d'une grande banque privée — ou qu'il soit plus accommodant comme l'actuel titulaire du poste, Jean Verdier, ne change rien à l'affaire. Car ce n'est pas à vrai dire le préfet lui-même et l'administration sous ses ordres qui sont en cause. Dans un régime différent, cette administration pourrait au contraire coopérer activement avec les élus pour l'amélioration des conditions de vie des Parisiens. Elle est elle-même brimée par le système de la tutelle. Comme l'écrit encore Claude Bourdet, « dans les domaines qui intéressent le Pouvoir et ses amis financiers, la tutelle aboutit à la mise en coupe réglée de la capitale ; dans ceux qui ne les intéressent pas », (on peut citer, par exemple, la façon dont sont traitées les questions artistiques parisiennes), « c'est l'indifférence et l'inertie qui sont de rigueur ».

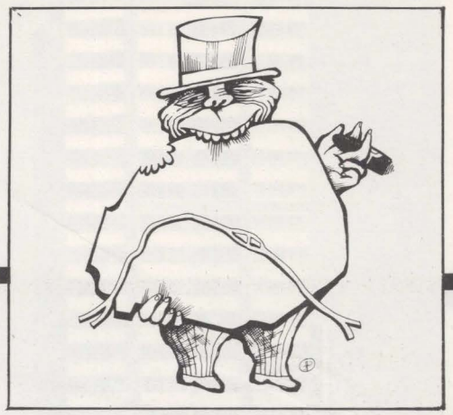


Percement du boulevard Haussmann au début du siècle.

Faux débats

Mise en coupe réglée de la capitale ? Il semble que tout ait déjà été dit sur la spéculation immobilière à Paris. Et pourtant, le plus souvent, on entraîne l'opinion publique vers de faux débats. Tantôt on lui livre en pâture quelques scandales spectaculaires qui sont évidemment de nature à frapper l'imagination, mais qui en dissimulent beaucoup d'autres dont les conséquences sont in-

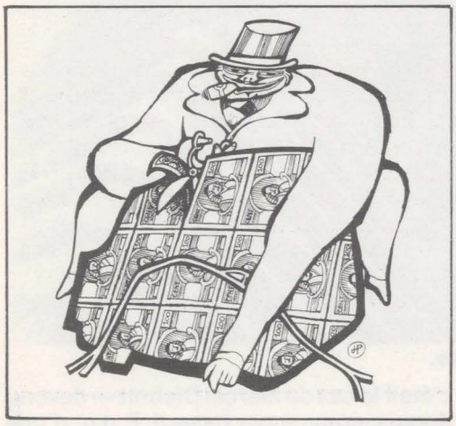
→



→

finiment plus graves, car ce sont eux qui, année après année, défigurent Paris ; tantôt on lance une grande discussion sur la hauteur de telle ou telle tour sous prétexte qu'elle apparaît dans la perspective de l'Arc de Triomphe, ce dont on aurait d'ailleurs pu s'apercevoir sur plans !

Là n'est évidemment pas le problème. Chaque époque a son architecture et



Paris est fait justement de la juxtaposition de plusieurs époques. Qui oserait soutenir que les immeubles qui bordaient, il y a encore dix ans, l'avenue de La Défense étaient plus beaux que les tours qui les remplacent aujourd'hui ? Qui peut honnêtement affirmer que la tour Maine-Montparnasse est plus choquante dans le paysage parisien d'aujourd'hui que ne le fut la tour Eiffel quand elle y apparut à la fin du siècle dernier ?

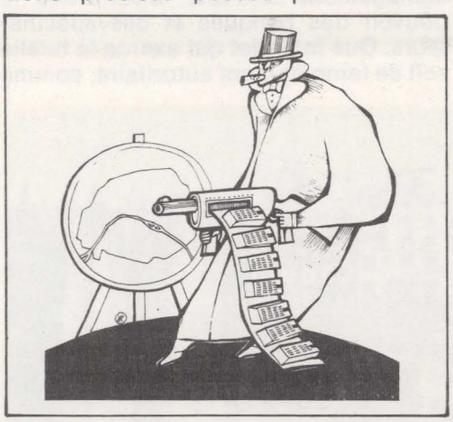
Ce qui est grave c'est que la tour Maine-Montparnasse, destinée essentiellement à être livrée aux bureaux, a été construite en un lieu où la densité de circulation est déjà aujourd'hui proche de la paralysie. On frémit de ce qu'il adviendra quand plusieurs milliers de véhicules supplémentaires seront introduits aux heures de pointe dans un réseau de voies déjà à peine suffisant pour le trafic actuel et qui ne pourra être amélioré avant plusieurs années par la radiale Vanves - Montparnasse — qui coûtera elle-même au moins 250 millions de francs.

Ce qui est grave, c'est que le Front de Seine du XVe arrondissement, qui aurait pu contribuer à placer Paris à l'avant-garde de l'architecture moderne, soit un ratage tel que, semaine après semaine, il fait de ce cadre remarquable un affreux assemblage de cubes disparates, au milieu desquels la Compagnie Bancaire trouve mieux son compte que l'urbanisme dont on pouvait rêver pour Paris. (2)

Ce qui est grave c'est que la rénovation du quartier Italie, une des plus importantes opérations entreprises ces dernières années dans la capitale, va rapporter 100 milliards d'anciens francs aux spéculateurs du fait que, là comme ailleurs, la règle qui prévaut est celle de la collectivisation des dépenses et de la privatisation des profits. C'est un élu U.d.r., Bernard Rocher, aujourd'hui président de la 3e commission du Conseil de Paris, et dont l'opposition s'accorde à reconnaître l'honnêteté, qui définit bien la situation : « La Ville de Paris assume la quasi-totalité de la charge et la construction se fait selon les seules règles de l'intérêt privé. »

Car il a beau exister pour la capitale un plan d'occupation des sols et un règlement des constructions de grande hauteur, la loi qui a prévalu jusqu'ici est celle de la dérogation. Plus hautes sont les tours, plus vite elles sont construites, plus cela rapporte...

Interpellé le 27 novembre dernier par un conseiller centriste, Gilbert Gantier, le préfet a affirmé qu'il n'y avait eu en 1970 que 40 dérogations de hauteur et 28 en 1971. Il n'a pas, et pour cause, évoqué les années antérieures auxquelles remontent la plupart des permis de construire en cours d'achèvement. Et il n'a pas non plus répondu à des questions précises posées par le même



conseiller comme, par exemple, l'affaire du groupe immobilier de 19 étages qui vient d'être édifié rue Gazan dans le XIVe, où le promoteur a pu obtenir, sans coup férir, de construire dix étages de plus que le plan initial ! Ou encore l'affaire de l'immeuble édifié au 1 et au 3 de la rue d'Ulm, dont le permis de construire vient d'être annulé par le Conseil d'Etat alors que la construction, non conforme, est maintenant terminée ! Devant l'émotion suscitée par certaines affaires, l'Administration est sans doute devenue plus prudente dans l'octroi de dérogations. Mais le mal est fait. Et il continuera à l'être tant que la population de Paris et ses représentants se trouveront placés devant des faits accomplis pour le plus grand profit de quelques promoteurs et des groupes bancaires qui les soutiennent.

Des milliers de déportés

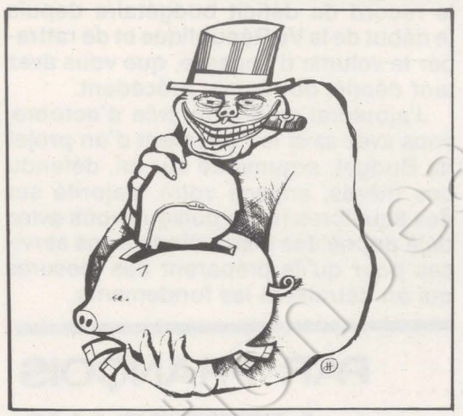
La loi du profit ignore à la fois l'équilibre géographique — d'ici à 1975, 200 000 emplois de bureaux dans la banlieue ouest qui se trouve dans l'orbite de La Défense, contre 20 000 seulement dans la banlieue-est, qui est la plus peuplée et dont les habitants resteront donc condamnés à accomplir chaque jour un long trajet pour se rendre à leur travail — et les véritables besoins en logement de la population. Il n'est que de se promener dans Paris pour voir pour quelles catégories sociales on a construit ces dernières années. Mais il y a actuellement plus de 51 000 demandes de logement en souffrance dans les services de la Préfecture, dont près de 16 000 concernent des mal-logés prioritaires — ce qui correspond à des conditions d'habitation pratiquement invivables. Or, on n'aura mis en location, au cours de l'année 1972, que 3 200 logements H.l.m. et I.l.n., c'est-à-dire cinq fois moins que ce qu'il faudrait pour satisfaire les besoins des plus mal logés. Dans un arrondissement comme le XVIIIe, l'un des deux ou trois plus peuplés de Paris, l'Office d'H.l.m. de la Ville n'a construit aucun logement entre 1965 et 1970. Pendant la même période, 625 ont été édifiés par d'autres organismes d'H.l.m., mais 4 800 par des sociétés immobilières privées, à des prix tellement élevés que plusieurs dizaines d'appartements sont aujourd'hui vacants faute d'avoir trouvé preneurs. C'est cet état de choses qui aboutit à une véritable déportation vers la banlieue de dizaines de milliers de Parisiens aux ressources modestes. Alors qu'il serait parfaitement possible, si l'on retenait d'autres critères que celui du profit, de construire des H.l.m. dans Paris, par exemple, et sans

même parler des Halles, sur les 23 hectares des abattoirs de La Villette, sur les 48 hectares des entrepôts de Bercy, sur les 25 hectares des terrains Citroën, quai de Javel, ou sur une partie des 500 hectares qui constituent le domaine de la S.n.c.f. et que l'on pourrait utiliser plus rationnellement en procédant à la couverture de certaines voies.

Domaine réservé

Il est clair, hélas, qu'on ne va pas dans ce sens et que Georges Pompidou, qui se pique d'avoir des idées sur l'architecture parisienne, préfère réunir à sa table quelques banquiers de son espèce pour discuter avec eux de ce que sera la future cité financière du centre de Paris plutôt que d'entendre les défenseurs des espaces verts ou des sites historiques de la capitale.

Car le mal qui vient de la tutelle s'aggrave du fait que Paris est entré dans le domaine réservé du chef de l'Etat. Quand le préfet essaie de minimiser la portée des dérogations dénoncées par l'opposition, il sait sous quelles pressions elles ont été accordées. Quand il présente aux conseillers de Paris trois variantes possibles pour la voie express rive gauche — dont aucune ne convainc que le principe même d'une telle voie soit légitime — il sait que l'Elysée a déjà fait son choix.



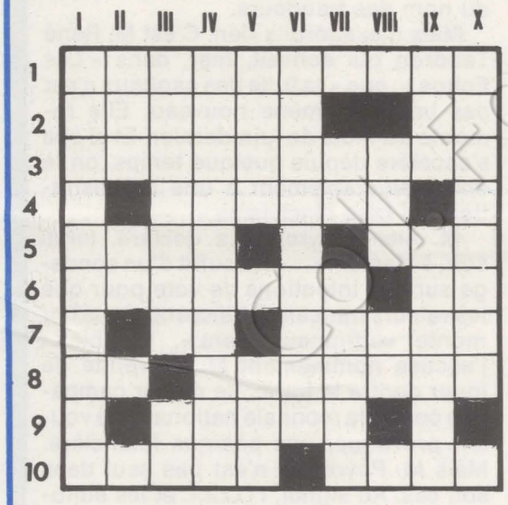
Là encore, le changement ne pourra venir que d'un changement général de politique, le jour où la capitale cessera d'être soumise aux appétits des banques, le jour où l'on renoncera à vouloir, comme dit Pompidou, « adapter Paris à l'automobile » et où on songera enfin à faire vivre Paris pour les Parisiens.

CLAUDE ESTIER

(1) Les trois principaux postes de ces dépenses d'investissement concernent la voirie, qui l'a largement emporté ces dernières années — en raison notamment des travaux du boulevard périphérique — l'équipement scolaire et culturel, qui reste le plus mal placé, et le chapitre urbanisme et logement, qui prend la première place en 1973 en raison notamment des acquisitions foncières.

(2) Voir « l'Unité » Nos 32 et 36 des 29 septembre et 3 novembre 1972.

Mots croisés



PROBLEME N° 44

HORIZONTALEMENT :

1. Françaises, Français, c'est aussi la stabilité ! — 2. Ivres. Le premier entier. — 3. N'aide guère un député U.d.r. à changer de couleur. — 4. Un peu faiblard. — 5. Aurait pu former des candidats députés. Installé. — 6. Peut contenir l'oignon. Pronom. — 7. Lettre de crédit. Certain passe ses aliments à l'eau. — 8. Mot d'enfant. Permet de bien garder sa place. — 9. Rajeunit son beau-père. — 10. Choisir. Maculé.

VERTICALEMENT :

1. Une qui se mêle de ce qui ne la regarde pas. — 2. C'est toujours le meilleur. Direction. — 3. Sveltesse. Note. — 4. Disposer une pièce pour un groupe. — 5. Noire, on ne l'aime pas. Aux Pays-Bas. — 6. Si vous la suivez, inutile de vous couvrir. — 7. Participe. Donnes un coup de main. — 8. Arbres. Possessif. — 9. Elimina. Il n'est pas agréable de tomber dans son panneau. — 10. Enfoncement.

SOLUTION DU PROBLEME N° 43

HORIZONTALEMENT : 1. Commission. — 2. Oued. U.r.s.s. — 3. Nil. As. Ses. — 4. Elu. Ryes. — 5. Eu. Otée. — 6. Croulera. — 7. Etés. Erne. — 8. NAL. Java. — 9. Cul-de-jatte. — 10. Exécutions.

VERTICALEMENT : 1. Conférence. — 2. Oui. Taux. — 3. Mêlé. Celle. — 4. MD. Lors. DC (décès). — 5. Auto. Jeu. — 6. Sus. Eu. AJT (agité). — 7. SR. Relevai. — 8. Issy. Erato. — 9. Osée. Rn. TN. — 10. SS. Aérés.

Rédaction : 5 rue Viollet-le-Duc (Paris 9e) Tél. : 878.44.34
Administration : 41 bd de Magenta (Paris 10e) Tél. : 208.23.50
Directeur général : Pierre Mauroy
Directeur de la rédaction : Claude Estier

REDACTION
Serge Richard (rédacteur en chef) Claude Fuzier, Guy Perrimond, Nicolas Brimo, Michèle Backmann, Robert Butheau, Raymond Cazes, Gisèle Charzat, Daniel Mitrani, Jean Montagnard, Gilberte Muller, Christiane Peyre, Maurice Séveno, Pierre Thibault, Claude Vintoux, Antoine Violet ; André Perlstein (photos).

SEC. DE REDACTION-MAQUETTES
Nicole Chaillot

ADMINISTRATION
Conseiller technique : François de Grossouvre
Relations extérieures et Publicité : Michèle Pancaldi
Directeur de publication : Michel Lecornet.
Société éditrice : Les Nouvelles Editions de l'An 2 000.

Publicité Commerciale et spectacles : France-Lafayette — 10, rue Bleue, Paris-9e — 523.10.35 (J.P. Lemaire).

Ma part de vérité

J'accuse M. Peyrefitte

Mercredi après-midi, à l'Assemblée nationale, François Mitterrand a répondu au Premier ministre. Le vacarme déclenché par les députés U.d.r. l'a empêché de prononcer entièrement le discours qu'il avait préparé. En voici le texte.

Mercredi 20 décembre

Le gouvernement vient de fixer la date des élections. C'est la loi. Je n'ai pas d'autre commentaire à faire. La gauche unie est prête pour cette bataille. Je ne m'arrête que sur un point : la référence au général de Gaulle, qu'ont chassé le tiers de vos ministres.

Pour le reste, les Français attendent toujours les réponses aux problèmes qui les préoccupent.

Les prix montent. L'an dernier ils ont augmenté de 6 %. Les années précédentes, de 5 à 6 %. Ils ont atteint cette année 7 %. A cette hausse, le gouvernement n'oppose que les incantations de M. Giscard d'Estaing, et le rite de pronostics trimestriels chaque fois démentis par les faits. Il vient de recommencer. Pour 1973, on nous annonce que tout ira bien, sauf accident... électoral. Les prix ne passeront pas la barre des 5 %. Monsieur le Premier ministre, vous devriez recommander à votre ministre des Finances de parler moins et d'agir plus. Ses erreurs répétées de jugement et l'impéritie du gouvernement tout entier sont à l'origine de la crise actuelle. Le Ve Plan avait prévu un rythme annuel de 3 %, et ainsi de suite. Sur ces bases a été fondé l'équilibre de notre économie. La hausse des prix, dont M. Giscard d'Estaing reconnaissait le mois dernier qu'elle était devenue plus rapide que dans la plupart des pays voisins, signe l'échec d'une politique.

A cet égard, on peut douter de l'efficace d'un plan anti-hausse qui ne supprime aucune dépense budgétaire inflationniste, comme les dépenses militaires inconsidérément gonflées en 1973, et qui s'installe dans le déficit. Finie la légende du budget Poincaré ! Nous le savions, nous, dans cette Assemblée, qui assistions à un transfert constant des charges de l'Etat vers les collectivités locales, vers la Sécurité sociale, et à la réduction progressive des équipements collectifs. Mais vous êtes passé aux aveux avec vos dernières décisions : si l'on excepte le Budget de 1968, vous venez de battre le record du déficit budgétaire depuis le début de la Ve République et de rattraper le volume d'impasse, que vous avez tant décrié, du régime précédent.

J'ajouterai qu'à la rentrée d'octobre, vous avez saisi le Parlement d'un projet de Budget, argumenté sur lui, défendu des thèses, engagé votre majorité sur des équilibres fictifs puisque vous aviez déjà donné des instructions à vos services pour qu'ils préparent des mesures qui en détruisent les fondements.

PAR FRANÇOIS MITTERRAND

Quant à la masse monétaire, vous l'avez laissée s'accroître dans l'anarchie. Les banques d'affaires ont même reçu de vous le droit de battre monnaie. Il y a deux façons de jouer de l'accordéon. Celle-ci n'est pas la meilleure : les restrictions que vous imposez maintenant au crédit après les facilités débridées que vous lui avez consenties, ces cassures brutales de rythme que vous suscitez à tout moment dans la trésorerie des entreprises, cela nuit gravement à leur sécurité et à leur expansion.

Je pourrais démontrer qu'en dépit des dispositions que vous venez de prendre, les grandes banques continuent de garantir les grosses sociétés contre l'assèchement du crédit, tandis que les petites et moyennes entreprises s'essoufflent à rechercher un argent qui leur coûte, quand elles l'obtiennent, un prix de revient de 12 à 14 %.

Voilà les vraies raisons de l'inquiétude actuelle. L'annonce d'un emprunt officiel indexé sur l'unité de compte du Marché commun, que le public assimile à une indexation sur l'or, encourage les possédants à acheter des pièces. Le cours du lingot reflète, lui, les mouvements spéculatifs internationaux. La hausse qui l'affecte suit l'instabilité des monnaies occidentales, la recrudescence du conflit du Vietnam, la baisse du franc financier sur le marché des changes par rapport au dollar, qui se raffermit en même temps par rapport à la livre sterling.

En vérité, le pouvoir d'organiser la fuite des capitaux se trouve concentré dans un très petit nombre de mains : une douzaine de dirigeants des grandes banques, une quarantaine de dirigeants de firmes nationales géantes et d'entreprises multinationales. Ce sont, en général, ces « gros » qui donnent le signal et ils sont suivis par les petits épargnants et les petits porteurs.

Or, les gros n'ont guère bougé hors les mouvements classiques de trésorerie à l'intérieur des groupes internationaux et le voyage continu des capitaux spéculatifs, les euro-dollars notamment, à travers les frontières.

Le gouvernement ne s'en inquiète pas outre mesure puisqu'il n'emploie aucun des moyens dont il dispose : contrôle des changes, double marché du franc, sanctions de toutes sortes, publication du nom des fraudeurs.

Mais n'exagérons rien. C'est M. René Tendron qui écrivait, hier, dans « Les Echos », que « la fuite des capitaux n'est pas un phénomène nouveau. Elle remonte au mois de juin dernier. Et si elle s'accélère depuis quelque temps, on le doit inéluctablement à une orchestration qui frise l'incivisme ».

M. Alain Peyrefitte a déclaré, lundi soir, à Marseille : « Il a suffit d'un sondage sur des intentions de vote pour que les valeurs françaises baissent et que l'or monte vertigineusement ». Eh bien ! j'accuse nommément M. Peyrefitte de jouer contre le franc, de mener campagne contre la monnaie nationale, de vouloir provoquer une panique financière. Mais M. Peyrefitte n'est pas seul dans son cas. Au signal, l'O.r.t.f. et les éditorialistes des journaux — écrits et parlés — acquis à la majorité ont lancé une offensive déshonorante contre la gauche.

Nous sommes prêts, mes amis et moi, à assumer les responsabilités dont notre peuple nous donnera mandat, mais nous refusons de nous considérer avec trois mois d'avance comme les responsables d'une politique dont vous êtes seuls comptables devant le pays.

Imprimerie « HEBDO T.C. » - 76 Yvetot.